

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

53e Année. N° 8 1er Août 1910.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Ligue ou Fédération spirite française

Nous donnions dans notre dernier numéro le compte rendu d'un projet d'étude, exposé par M. Thureau au Congrès de Bruxelles, sur l'organisation des fédérations spirites.

Notre confrère disait très justement que la question n'était pas neuve et qu'elle avait été soulevée dans plusieurs congrès; que notamment, en 1889, au Congrès international de Paris, l'alliance des groupes spirites et spiritualistes avait été préconisée par plusieurs délégués d'Europe et d'Amérique, mais que la proposition avait été écartée jusqu'à nouvel examen, pour lais-

ser aux divers groupes le soin de constituer avant tout des fédérations nationales.

Nous ajouterons que c'est la *Revue spirite* et ses amis, par conséquent des spirites français, qui peut-être ont été les premiers à avoir l'initiative de ce projet grandiose.

Il y a en effet plus de vingt-sept ans que notre vénéré ami et regretté directeur P.-G. Leymarie, s'occupait de la question. Dans la *Revue spirite* de janvier 1883, après avoir parlé de la belle campagne de conférences, poursuivie un peu partout en France, dans le courant de 1882, et dont doit se souvenir notre maître et ami, M. Léon Denis, qui déjà y prenait une part brillante, il écrivait ceci : « Réunissons nos efforts pour fédérer non seulement les Français et les Belges, mais aussi tous les spirites de la Terre. » Et il faisait connaître les décisions prises à Bruxelles au sujet de l'organisation d'une Fédération spirite Française et Belge. Nous nous bornons à citer les trois plus importantes : « 1° L'association de la Fédération spirite Française et Belge est tout à la fois morale et matérielle ; elle peut s'étendre et se fédérer aux associations spirites étrangères ; 2° L'association est constituée sous forme de fédération entre tous les spirites, groupés et isolés ; les spirites isolés sont admis dans la fédération d'après l'avis des chefs de groupe auxquels ils doivent s'adresser ; 3° Tout groupe reconnu peut envoyer un délégué aux assemblées, dont la tenue sera fixée ; plusieurs groupes peuvent se faire représenter par un délégué. »

Quelques mois plus tard, le 16 septembre 1883, s'ouvrait à Liège, sous la présidence de M. Leymarie, un congrès composé d'environ 600 membres, et, parmi les intéressantes communications faites au congrès, le secrétaire donnait lecture d'une proposition de M. Jean Guérin, relative à la création d'une fédération universelle des spirites, et qui était accueillie par des acclamations unanimes.

Dans la *Revue spirite* de décembre — même année — M. J. Guérin proposait qu'une souscription fût ouverte immédiatement pour parer aux frais généraux d'un *Congrès universel* pour l'année 1884 ou 1885, que tous les organes spiritualites et spirites, en ouvrant cette souscription dans les colonnes de leurs journaux, fissent un appel pressant à leurs lecteurs, et leur démontrassent qu'ils devaient coopérer à cette œuvre utile et humanitaire, indispensable à la marche de notre philosophie et à sa propagation active.

La première question à débattre par le Congrès était la création d'une Fédération universelle des partisans de la cause. Notre généreux et dévoué confrère annonçait qu'il s'inscrivait lui-même pour 5.000 francs.

A une observation qui lui était faite au sujet du terme *spiritualistes* accolé à celui de spirite, il expliquait que ce terme désignait ici les Anglo-Américains, les investigateurs dans le domaine de la psychologie qui n'ont pas

accepté le terme *spirite* pour désigner les croyants à l'existence d'un monde spirituel et de ses rapports avec le monde corporel.

En 1884, le grand journal spirite anglais *Light* fondait, principalement avec l'appui de W. Stainton Moses, l'auteur éminent des *Enseignements spiritualistes*, la *London spiritualist Alliance*, et faisait en même temps appel à notre concours. Un de nos compatriotes et frères, Ch. Cassal, écrivait à ce propos à notre Revue que cette Alliance spirite de Londres ne devait pas être exclusivement anglaise, et qu'il était du devoir de tous de la rendre générale, humanitaire. « Je ne crois pas me tromper, disait-il, en affirmant qu'elle peut embrasser tous les pays civilisés, et j'ai naturellement tout d'abord pensé à la France. Une « entente cordiale » basée sur des principes bien différents de ceux d'autrefois et engendrant une « Alliance anglo-française » d'un genre nouveau, chacun conviendra qu'il y a dans cette idée de quoi faire songer... La question de relations, fraternelles cette fois, entre deux peuples se pose, ou va se poser, et il appartient au spiritisme de prendre l'initiative pour les mettre en pratique. Ne serait-ce pas le commencement de cette belle fraternité entre nations qui jusqu'à présent n'existe guère que sur nos drapeaux et nos monuments publics ? »

Notre Revue disait que l'appel du *Light* devait être compris et surtout interprété dans le sens le plus large, celui du libre arbitre de chaque associé ou de chaque groupe, le terrain commun et la base de toutes recherches étant : les faits bien acquis de l'*immortalité de l'âme ;* de la *succession des vies*, de nos *rapports avec les désincarnés*.

Le 15 juillet de la même année, M. Stainton Moses, Président de l'alliance spirite de Londres, prononçait un discours dont nous extrayons les passages suivants.

Il rappelle d'abord le fait que, de toutes parts, de nombreuses associations spirites ont surgi, ou sont en voie de se créer, et fait entrevoir le caractère sérieux de l'œuvre qui consisterait à les relier toutes en une vaste fédération de spiritualistes, constituée pour propager et défendre les principes essentiels de notre foi commune. Quels sont ces principes ?

« Nous ne demandons, dit M. Stainton Moses, de profession de foi à aucun de ceux qui veulent bien coopérer avec nous. Nos rangs sont ouverts à tous ceux qui, dans notre siècle matérialiste, croient que notre mort n'est pas notre fin, et qui voient l'importance qu'il y a à le dire. Nous ne prétendons pas exiger que tous pensent de même ; il n'est même pas désirable que deux personnes aient la même opinion sur des sujets qui embrassent tout ce qu'il est possible de concevoir et d'atteindre, dans les sphères de l'existence matérielle et spirituelle. Bien au contraire, notre alliance veut cultiver et maintenir la plus grande liberté d'opinion parmi ses membres, convaincue qu'elle est que ce sont les divergences de sentiment qui conduisent

à l'étude et à la solution pratique des mystères qui entourent notre être ; et d'ailleurs, la découverte de toute vérité, si profonde et si sublime qu'elle puisse être, est destinée à ouvrir la voie à des vérités plus sublimes encore.

« Nous considérons toutes les sociétés qui travaillent ce champ si vaste du spiritisme, comme des sociétés sœurs. Persuadés que toutes doivent être également indépendantes les unes des autres en matière de conviction comme en matière d'administration, nous sentons pourtant que des rapports fraternels entre elles concourraient au progrès de chacune et auraient des avantages précieux pour la propagation de nos faits et de nos doctrines.

« Que si l'on nous interroge sur notre programme à nous, nous répondrons avec l'adage bien connu: « Dans les choses essentielles, l'unité; dans les choses non essentielles, la liberté; en toutes choses la charité. »

« Et si l'on nous demande quelles sont les choses suivant nous *essentielles*, nous ajouterons qu'avant tout nous sommes des adversaires déclarés et inflexibles du matérialisme, que nous ne croyons pas que cette vie soit la source totale de notre existence; que nous ne croyons pas que la mort jette un voile impénétrable sur l'avenir; que nous ne croyons pas que tous les phénomènes de notre existence terrestre puissent être expliqués par les hypothèses des matérialistes, que nous ne croyons pas non plus qu'il soit impossible de prouver la continuation de la vie après la mort du corps.

« Si, enfin, au lieu de formules négatives, on nous demande des affirmations, nous prouverons en fait :

« 1° Qu'il y a une vie coïncidente à la vie du corps physique et qu'elle est indépendante de cette vie ;

« 2° Que comme corollaire nécessaire, cette vie s'étend au delà de la vie du corps ;

« 3° Qu'il existe une communication entre les êtres qui se trouvent dans cet autre état, et ceux qui se trouvent daas le monde où nous vivons.

« Telle est notre profession de foi. Tels sont nos principes *essentiels*. Tout spiritualiste qui les reconnaît est des nôtres, quelles que soient d'ailleurs les autres doctrines auxquelles il est attaché. »

Si, comme le dit notre sympathique confrère M. Thureau, c'est aux spirites belges qu'appartient la gloire d'avoir fondé la première Fédération spirite nationale, il n'en faut pas moins reconnaître que Français et Anglais furent les premiers à en concevoir et à en répandre l'idée féconde et généreuse, ainsi qu'à préparer les bases morales d'une œuvre qui, si elle était facile à réaliser dans un pays de faible étendue comme la Belgique, devait forcément rencontrer des difficultés d'exécution dans les territoires autrement vastes et peuplés de la France et l'Angleterre.

Mais nous pouvons dire aujourd'hui que ces difficultés d'exécution n'exis-

tent plus. Dans notre France, personne n'ignore plus la puissance de l'association, les spirites moins que tous autres. N'est-ce pas eux qui, partout et sur tous les tons, ont prêché les avantages de la mutualité, de la coopération, de l'union morale, intellectuelle et matérielle ? La *Ligue de l'Enseignement*, dont on nous cite l'exemple, n'a-t-elle pas fait ses premiers pas, conduite par Jean Macé et par un éminent spirite, Emmanuel Vauchez, avec l'appui principal de la *Revue spirite?* Et ne serait-ce pas des enseignements des spirites, semés à tous les vents, mais insuffisamment développés dans les masses, que sont nées ces innombrables associations, syndicats, ligues, unions, mutuelles et amicales, qui se partagent le pays en lui infusant une vie nouvelle, mais qui devient quelquefois en instruments de discorde, de menace et de violence?

Évidemment, dans ces milieux pour la plupart matérialistes, il manque l'élément pondérateur, médiateur, en un mot l'élément spiritualiste et spirite, qui seul serait à même, à certaines heures de crises, d'arrêter le torrent des passions déchaînées, de calmer les conflits, et de tourner les esprits, inquiets et dépourvus de nos immortelles espérances, vers de plus hautes, plus saines et plus justes conceptions de la vie.

C'est dire que la question d'une ligue ou fédération spirite nationale, prélude normal et nécessaire d'une fédération universelle, est mûre, bien mûre, et que l'heure des fermes résolutions a sonné.

A l'œuvre donc! — C'est d'abord à vous tous, chers confrères de la presse spirite et spiritualiste de Paris et de la province, que nous nous adressons. Vous savez que déjà, depuis plus d'un an, nous battons le rappel pour rassembler tous les spirites sous un même drapeau. Nous avons vu successivement se fonder l'*Alliance Spiritualiste* et l'*Union Spiritualiste*. Mais nous savons aussi que ces deux associations, tout en étant favorables à nos idées, ne constituent pas l'exacte représentation de ce que nous entendons et voulons appeler une ligue ou fédération spirite nationale, c'est-à-dire qu'elles ne comprennent pas dans leurs rangs toutes les grandes sociétés spirites déjà fondées, ni tous les groupes, ni la majeure partie des spirites isolés.

Il est vrai que nous avons ici, dès le début de sa création, pris en main la cause de l'*Union spiritualiste*, parce que nous pensions qu'elle adopterait les grandes lignes du programme publié dans ces pages au nom d'une ligue spirite française, programme d'après lequel la ligue restait impersonnelle, et se préoccupait surtout de réunir toutes les sociétés et tous les groupes en un même faisceau, tout en laissant à chacun son entière autonomie.

Or, l'*Union spiritualiste* a un tout autre programme, que nous approuvons, cela va sans dire, mais qui n'est pas en harmonie avec celui des fédé-

rations spirites nationales tel qu'il a été développé dernièrement au Congrès de Bruxelles.

Par cela même, l'*Union spiritualiste*, s'est mise, en ce qui concerne notre projet, sur le même pied que les diverses sociétés spirites ou spiritualistes et nous ne pouvons que nous tourner fraternellement vers elle comme vers les sociétés et groupes déjà existants, pour faire un chaleureux appel à son concours.

L'*Alliance spiritualiste*, elle, est une société indépendante, largement ouverte aux spiritualistes de toutes les écoles pour combattre le matérialisme. A l'école spirite comme aux autres écoles elle offre une place à sa tribune et dans ses rangs. Déjà plusieurs d'entre nous se sont empressés d'accepter cette place. Quand notre fédération sera fondée, elle tiendra à honneur à son tour d'y prendre rang, se souvenant que, dans un corps d'armée, les divers régiments ont des armes différentes; mais que tous se battent pour un but commun, et que c'est de leur union que dépend la victoire.

Nous pensons que la *Ligue* ou *Fédération spirite française* doit être l'œuvre de la grande majorité des spirites : c'est donc à cette majorité que notre Revue, en sa qualité de doyenne de la presse spirite, s'adresse pour la constituer.

Tout d'abord, nous faisons parvenir à tous les organes de cette presse, ainsi qu'aux présidents de chaque société spirite et aux chefs de tous les groupes connus un exemplaire des statuts et du programme que nous avons publiés ici, en décembre dernier. Les observations et propositions de modifications devront être adressées au Comité d'initiative et, en attendant sa formation, aux divers journaux ou revues spirites qui seront pris comme intermédiaires.

Les directeurs de journaux spirites et les chefs des groupes principaux, habitant Paris, s'entendront ensemble pour la formation de ce comité d'initiative.

D'ores et déjà, sûrs d'être les interprètes de tous nos frères, nous croyons devoir offrir la présidence d'honneur à MM. Léon Denis et Gabriel Delanne.

Avant tout, il demeure entendu que notre programme, comme celui du maître éminent que nous citions tout à l'heure, se résume dans cet adage : « Dans les choses essentielles, l'unité, dans les choses non essentielles, la liberté, en toutes choses la charité. »

L'*immortalité de l'âme*, la *succession des vies* et nos *rapports avec les désincarnés*, clartés qui déterminent la foi en une Force, une Intelligence et une Sagesse Suprêmes, voilà les choses essentielles, voilà notre terrain commun.

Le titre de notre association sera celui qu'adoptera la majorité des spirites : Ligue ou Fédération spirite française.

Comme chiffre de cotisation, nous proposons celui de 3 francs qui pourra être réduit pour les membres faisant déjà partie de sociétés spirites ou spiritualistes.

L'*Alliance spiritualiste* nous a fait connaître que, de son côté, elle était disposée à réduire le chiffre de sa cotisation pour ceux de ses membres qui feraient partie de la Ligue ou Fédération spirite française.

Pour terminer, il nous reste à exhorter tous les spirites et spiritualistes qui partagent les idées que nous venons d'exposer à coopérer activement avec nous à cette œuvre de la Fédération, afin qu'elle puisse devenir bientôt, suivant l'expression de notre confrère de la *Société Française d'Étude des phénomènes psychiques*, « comme le cœur du spiritisme en France », à l'unisson duquel, nous l'espérons, viendront battre tous les cœurs spirites des nations sœurs, nos voisines, qu'elles soient en deçà ou au-delà des mers.

LA RÉDACTION.

Le Drame de la Vie

(Suite.)

Interrogeons la doctrine ésotérique, disions-nous en terminant le précédent article, et c'est à cette étude que nous allons nous livrer, en évitant autant que possible de répéter ce que nous avons exposé dans la deuxième partie de notre Trilogie parue dans ce recueil. Nous nous bornerons donc à une récapitulation rapide accompagnée de quelques commentaires.

Ce que nous savons déjà, c'est que l'homme, en dépit de ses imperfections et de sa matérialité originelle a pour Monade une étincelle divine émanée du Foyer de Lumière et de Vie. Une chose que l'on a parfois remarquée, c'est que cette vérité si belle et si grande, mais stupéfiante en somme a été pressentie par certains philosophes qui ont compris que dans l'âme humaine existent comme des facules de la Lumière d'en haut, mais facules latentes qui ont besoin pour se manifester d'être développées par une longue et lente évolution.

« Cette âme, déclare Platon, est la combinaison de l'homme inférieur et de l'Esprit supérieur, si bien que l'ange incarné dans tout homme ne fait qu'*un* avec le Logos ou idéation divine. »

« Il faut, dit de son côté Voltaire, mais en termes moins précis, il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produit nos pensées, quelque chose de très subtil... Qu'est-ce donc? Un souffle, un feu, l'éther peut-être, en tous cas, une quintessence. » On sent que Voltaire voudrait qualifier cette « quintessence » mais qu'il n'ose pas dire qu'elle est divine.

Le premier homme, dit saint Paul (c'est-à-dire l'homme charnel) appar-

tient à la terre, alors que le second (l'homme spirituel) est le Seigneur du ciel (I Corinth. XV, 47).

Ces pressentiment s ont plus ou moins hanté tous les peuples de la terre en même temps qu'en ont surgi des conceptions parfois assez vagues, mais le plus souvent des croyances dont quelques-unes sont à ce point indéracinables qu'elles possèdent, au dire de Louis Figuier, tout le poids d'un témoignage scientifique.

Oui, scientifique, car il est incontestable que pressentiments et croyances ont été le produit de vibrations concordantes et harmoniques qu'imprima dans les âmes humaines le souffle des Instructeurs qui en Égypte, en Grèce, en Asie prêchèrent la grande doctrine de la divinité potentielle de l'homme individuel.

Dans tout homme, disent les Bouddhistes, il y a un Bouddha, c'est-à-dire un Être divin, comme en chacun d'eux, disent les chrétiens, il y a un Christ en puissance. « Vous êtes des dieux » déclare Jésus dans l'Évangile johannique.

A coup sûr donc, elle est divine cette Monade humaine, mais hélas! combien est-elle ensevelie dans la gangue matérielle; combien lourd est le sommeil de ce germe qui dès l'origine fut déposé en elle! Il ne faut pas oublier que l'homme n'a pas été « créé » à l'état complet où il se trouve aujourd'hui, si imparfait qu'il soit encore. Il a fallu que se fît en lui une évolution multiple, animale tout d'abord, puis successivement intellectuelle, morale et enfin psychique, terme de ses transformations, but ultime des efforts, des souffrances que lui impose son indispensable spiritualisation. Et c'est pourquoi l'on comprend de quelle longue épuration a eu besoin cette âme qui à travers tant de races diverses a dû gravir et gravit encore l'immense échelle de la Vie.

Or, nous les connaissons ces races. Inutile d'insister sur le fait que les premières ont dû apparaître sous une forme étrange, forme plus ou moins vaporeuse et amorphe, mais rendue nécessaire en vertu de la Loi qui préside aux métamorphoses graduées. Disons en passant qu'il nous plaît de constater à ce sujet combien concordent les vues des deux doctrines spiritualistes, le Spiritisme d'une part et la Théosophie occulte de l'autre. Voici en quoi consiste cette constatation.

Ceux de nos lecteurs qui ont assisté à la séance du 21 septembre 1908, donnée par le médium Miller, au Cercle Allan-Kardec à Paris, doivent se souvenir des remarquables déclarations du Dr Berton qui s'y était matérialisé:

« Il faut que vous ne perdiez pas de vue a-t-il dit, que nous ne différons de vous, nous désincarnés, qu'en ce que nous ne sommes pas emprisonnés dans un corps matériel et que tout ce qui nous entoure est à l'état fluidique... chose toute naturelle, du reste, alors que l'on sait que tout ce qui dans l'uni-

vers tombe sous nos sens, n'a d'autre cause que la condensation à divers degrés d'une substance unique, éther ou fluide cosmique ayant pour tendance de reprendre lentement par irradiation son état fluidique primitif(1). »

Telles sont les conclusions du Spiritisme; voyons d'autre part quelles sont celles de la Théosophie.

« Toutes choses, lisons-nous dans *Isis dévoilée*, tirent leur origine de l'Esprit, par la raison que l'évolution a commencé en haut, pour suivre ensuite l'arc descendant au lieu de l'inverse que préconise la théorie darwinienne. » — Comment ne pas conclure, après de si formelles déclarations, qu'il s'opère en tout phénomène d'évolution une matérialisation progressive qui, des sommités de l'impondérable, du fluidique, descend jusqu'aux plus massives densités, et que c'est dans ces conditions qu'opère la Loi cosmique, en confirmation de laquelle peuvent être rappelés, ici, deux exemples typiques précédemment exposés?

En nous mettant en présence des grandioses péripéties de la constitution cosmique de l'univers, ne voyons-nous pas que notre monde dense et lourd se composant des puissantes assises sur lesquelles reposent nos chaînes de montagnes ne fût cependant, tout d'abord, qu'une nébuleuse gazéiforme, sorte de brouillard incandescent, qui par une lente condensation s'est transformé en cette terre que nous habitons non moins qu'en ces satellites également habitables qui roulent et gravitent dans l'orbite de notre système planétaire?

Ne constatons-nous pas, d'autre part, que dans les phénomènes de l'organisation des êtres vivants, fut appliquée cette même Loi de condensation progressive, alors que la science nous déclare que les gigantesques sauriens de l'époque secondaire eurent pour ancêtres de minimes créatures qui, dans la période précédente, n'étaient apparus que sous forme de mollusques gélatineux, sans carapaces, ni coquilles, sans nerfs, sans muscles ni organes de sens et qui, par simple procédé de gemmation assexuée, n'en sont pas moins devenus les monstres écailleux et cuirassés dont les énormes squelettes remplissent nos musées?

S'il en est ainsi, pourquoi donc serions-nous surpris quand on nous affirme que l'homme a forcément subi les mêmes métamorphoses et obéi à cette même Loi, par suite de laquelle il se trouve aujourd'hui pourvu d'un corps physique, composé de chairs, de muscles, et de cartilages que soutient une rigide charpente osseuse?

Ces conclusions sont à ce point admissibles que toutes les personnes dépourvues de préjugés, dogmatiques ou autres, préféreront croire que les races humaines se sont lentement organisées suivant le rite cosmique dont il

(1) *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, août 1908.

vient d'être question, plutôt que de se contenter de l'hypothèse orthodoxe en vertu de laquelle il aurait été « créé de toutes pièces » du limon de la terre... ou bien encore qu'il descend d'un progéniteur anthropoïde inconnu et dont on ne retrouve les traces nulle part.

Nous avons dit précédemment ce qu'il en est de cette prétendue origine simienne. Nous savons que la doctrine ésotérique nie formellement que le singe ait été l'ancêtre de l'homme, alors que, tout au contraire, il n'en a été que le « produit caricatural ». C'est, nous dit-on, dans le rut d'une vie toute jeune, débordante et extravasée, qu'au milieu des créatures de toutes races et de toutes formes qui l'entouraient, l'homme enflammé de passions bestiales et encore à demi animal lui-même, se livrait à d'immondes promiscuités, exerçant les « droits du seigneur » sur ses vassales de bas étage.

Telle est en résumé et dans ses grandes lignes la théorie que professe l'ésotérisme concernant la question des origines de l'homme. Mais, ce qu'ajoutent les occultistes, c'est que ce nouveau-né de la nature ne fut pas abandonné à ses propres forces et que dès les âges les plus lointains se manifestèrent des Êtres d'essence supérieure formant des sortes de dynasties semi-divines, où figurèrent ces Héros, ces Rois et ces demi-dieux dont nous parlent les mythologies et les légendes. Toutes ne glorifient-elles pas le rôle civilisateur de ces guides bienveillants, au milieu de ces misérables parvenus qui, si grossièrement, méconnaissaient la noblesse du beau titre *d'hommes* qu'on s'efforçait de leur faire accepter ?

Nous ne croyons pas, ajoutent les dits occultistes, à l'existence d'intelligences « supra-naturelles », mais seulement à celle d' « intelligences supra-humaines » qui de tous temps servirent d'intermédiaires entre l'homme ignorant et les Êtres supérieurs que couronne l'auréole de la divinité.

Nous pensons en avoir dit assez sur ce sujet, mais il nous paraît intéressant de terminer ce qui précède par la citation du passage suivant tiré d'un fragment hermétique datant du v^e^ siècle et qui nous indique quelle fut la théorie égyptienne concernant l'obscure question des origines de l'homme :

« Du sein d'une Ame, celle du Tout, jaillissent toutes les âmes qui se dispersent comme si elles étaient intentionnellement distribuées de par le monde. Ces âmes passent par de nombreuses transformations. Celles qui appartiennent déjà à des créatures rampantes deviennent des animaux aquatiques et de ces derniers dérivent les animaux terrestres. Quant aux hommes, ils naissent d'Êtres qui vivent « en haut, dans le ciel ». En atteignant l'état humain, ces âmes reçoivent le principe d'une immortalité consciente, puis deviennent des esprits et enfin sont reçus dans le chœur des Dieux. »

Or, c'est cette conscience de notre moi divin — disons-le pour en finir avec la question de nos rapports avec les bêtes — c'est cette conscience qui nous différencie de l'animal, bien que sa Monade soit, au fond, identique à

la nôtre. C'est elle qui interpose entre nous et lui la barrière que crée notre mentalité... Car d'où viendrait-il ce mental humain, s'il n'était pas un effluve de l'Essence qui, dans certaines incarnations, assez rares à la vérité, n'est rien moins qu'un rayon de la Lumière qui constitue l'apanage des Entités divinisées... Vérité que résume cette brève formule : « L'homme est un animal, plus un *Dieu vivant* qu'emprisonne momentanément son enveloppe matérielle. »

Passons donc. Maintenant que nous savons ce qu'est l'homme, ce qu'il a été et d'où il est venu, nous pouvons laisser dans l'ombre d'un passé à jamais insondable ces antiques races humaines dont nous avons raconté la légendaire histoire et ne plus nous occuper que de l'évolution du primitif de notre cinquième race, cet être qui a mis tant de temps à franchir le seuil de l'humanité mais dans l'épais crâne duquel commencèrent à luire les vagues lueurs d'aurore du jour qui devait venir.

(*A suivre.*) Ed. GRIMARD.

LETTRES DE JULIA

ou

LUMIÈRE DE L'AU-DELA (*Suite*).

SECONDES SERIES

La vie dans l'Au-delà !

10 mars 1895. — Mon très cher ami. Je désire vous écrire une très longue lettre, ce matin. Je différerai tout ce que je puis avoir à dire concernant des choses personnelles, afin de vous transmettre le message dont je suis chargée.

C'est un message qui ne vous est pas personnel, mais qui est général et que je désire que vous publiiez dans le « Borderland ». Nous n'avons pas souvent l'occasion de pouvoir nous adresser à ceux qui sont encore incarnés; je vous prie donc de m'accorder l'entier usage de votre main et de votre plume pour, au moins, une heure.

Réunion avec les disparus. — Vous vous rappelez que, dans mon dernier message, je vous ai dit comment nous avons voyagé jusqu'au pays où je rencontrai mes amis bien-aimés. La rencontre fut très agréable, mais cependant aussi quelque peu étrange. On y éprouvait une sensation différente. Ceux que je rencontrai étaient encore aussi affectueux que quand je leur ai dit adieu, mais ils étaient cependant quelque peu différents. Il n'y avait rien qui me rappelât la douleur et le chagrin où je les avais vus la dernière fois.

Ils avaient grandi spirituellement. Je me sentis moi-même un pauvre enfant à côté d'eux. Cependant, ils n'étaient pas fiers, mais ils savaient et aimaient davantage. Ils étaient très tendres et très bons pour moi. Mon ange gardien me confia à eux. Elle (1) dit : « Elle a besoin de ce que vous savez lui donner. »

La première chose qu'ils m'ont enseignée, c'était de voir ceux que je connaissais de ce côté. C'est ainsi que cela a lieu presque toujours. Je ne fus pas une exception. Quand l'âme se réveille dans l'au-delà, elle est souvent entourée de ceux qu'elle a aimés et servis pendant la vie, mais quelquefois, il s'écoule un peu de temps, comme c'était mon cas. Pourquoi? Je vous en dirai plus tard la raison. Mais l'espace est étroit. Nous vous parlons d'espace, parce que vous êtes encore dominés par les conditions terrestres; et quand vous venez par ici, vous trouvez qu'il est difficile au début, de se débarrasser de ses anciennes conceptions. Elles s'en vont par degrés, comme la chrysalide qui devient papillon. Mais vous verrez que le Guide et le Père qui est tout amour s'adaptent facilement à vos faiblesses, à votre ignorance et à vos préjugés.

Pourquoi ils ne m'ont pas rencontrée. — Quand je suis venue ici, je n'avais pas vécu longtemps sur terre; et quand je mourus, j'étais encore dans toute la force de ma jeunesse. Parmi ceux qui m'avaient précédée ici, il n'y avait personne qui avait été assez intime avec moi sur terre, pour me faire désirer de les voir avant toute autre chose. Si, par exemple, Hélène avait été de ce côté-ci, ma première pensée eût été pour elle, et elle eût été avec l'ange. Mais, comme tous les désirs de mon cœur étaient pour ceux qui étaient encore de votre côté, mes affections étaient dirigées vers le monde et les âmes encore incarnées. Quant au Nouveau Monde, ce que je sentais était plutôt de la curiosité et de l'étonnement que l'immédiat désir ardent du cœur de rencontrer ceux qui m'y avaient précédée. L'ange vint donc seul à ma rencontre. De là, le voyage en apparence si long à travers l'espace.

Concernant l'espace ?

Mon très cher ami, il m'est impossible de répondre à toutes vos questions. Quand vous comprendrez (ce que je pourrais appeler) l'autre côté de toutes choses, et que vous admettrez que les choses que vous voyez sont temporelles, mais que celles que vous ne voyez pas sont éternelles, vous serez plus apte à concevoir ce que j'essaie maintenant de vous dire, quant à l'apparence de l'espace.

Reconnaissance. — Quand je trouvai mes amis, il y avait environ cinq ou

(1) Julia parle de son Guide indifféremment. Comme Lui ou Elle expliqua quand je l'interrogeai, que dans leur interprétation, les anges ne sont ni masculins ni féminins.

six de mes parents et amis intimes qui étaient de ce côté depuis quelque temps. Ma chère petite sœur était la plus affectueuse et la plus chère de toutes. Je la vis devant moi avec son air enfantin, exactement comme elle était il y a de longues années passées ; quand je fus séparée d'elle, il me semblait que c'était pour toujours. Mais elle n'avait pris sa forme enfantine que pour se faire reconnaître. Après un certain temps, quand je sus mieux ce que c'était que la vie ici, elle se révéla alors comme on la voit maintenant, comme un esprit qui est devenu femme. Il n'y a aucune difficulté pour nous de nous revêtir d'une forme quelconque dont nous avons besoin pour l'occasion. Je ne veux pas dire que je pourrais prendre pour toujours un déguisement quelconque, mais on peut se montrer pendant le temps nécessaire comme on désire être. Car la pensée qui est subtile est comme un artiste peintre ou sculpteur, aussi capable d'affecter toutes les ressemblances apparentes de la personne elle-même.

L'analogie du double. — Cela ne devrait pas vous étonner, puisque vous en avez maintes preuves même de votre côté dans le phénomène du double. Oui, le double seul se reproduit lui-même. Mais si, tandis que vous êtes encore inanimés, vous êtes capables de reproduire votre double en apparence réel et vivant, revêtu parfois de vêtements qui n'existent que dans votre pensée, pourquoi douteriez-vous que nous puissions faire la même chose, seulement dans une plus grande mesure? Nous n'avons aucun besoin de le faire pour notre propre intérêt ; mais quand un nouveau venu nous arrive, ou quand nous avons à nous manifester à vous qui êtes encore incarnés, alors nous avons besoin de nous servir de la pensée-création et de donner une forme visible et tangible aux apparences avec lesquelles vous êtes familier.

Pouvez-vous me dire comment cela se fait ? — Non, je n'entrerai pas dans ce sujet ; il y a des choses bien plus importantes à écrire que les matérialisations qu'on produit.

La surprise capitale. — Ma petite sœur m'ayant embrassée et souhaité la bienvenue dans la sphère où les aimés et les perdus sont unis, me prit par la main et me conduisit vers les amis qui m'attendaient non loin de là. Ils étaient tous très bons et très tendres, et ils me dirent beaucoup de choses. La plus grande surprise que j'éprouvai était dans le fait que nous nous ressemblions tous tant. Nous n'avions pas l'air d'être devenus des anges ou des saints. Quant à moi, je le crains, je n'étais nullement une sainte. J'éprouvai d'abord un certain effroi qui me saisit ; mais à mesure que cette sensation de terreur se dissipait, je repris conscience de moi-même, et je me sentis réellement comme j'avais été ; seulement, je possédais une beaucoup plus grande sensation de pouvoir et de liberté. J'éprouvai une sensation toujours croissante de vitalité — doublement et triplement agréable

après ma maladie — et une grande sensation de paisible absence d'agitation.

Aucun sentiment de perfection. — Mais ne vous figurez pas que je me sentais comme une sainte ou un ange; car cela n'était pas et je crains que cela ne soit pas encore maintenant. Le sentiment de l'imperfection est encore en nous. Oh, mon ami, mon ami, il y a des hauteurs à gravir dont vous n'avez pas l'idée ; il y a des profondeurs d'amour infini que nous n'avons pas même essayé de mesurer. Et plus nous voyons, et connaissons et comprenons l'amour divin, et plus nous nous sentons perdus dans le contraste entre l'immensité de son amour et l'incapacité infiniment petite de nos propres âmes. Mais la différence entre ce que nous ressentons ici et sur terre est que la conscience de l'amour est partout. Nous voyons ce que nous sommes et souvent nous le regrettons et nous nous affligeons de notre insuffisance. Mais nous savons que nous vivons dans le vrai amour de Dieu et que nos fautes mêmes nous élèvent. Mais nous trébuchons en vérité et sommes loin de la gloire de Dieu.

La persistance de l'individualité. — Même ici! Oh, mon ami, mon ami, pensez-vous que cet amas de forces passionnées et violentes qui constituent ce que vous appelez votre *Ego* devait venir ici, s'il fallait que l'habitation terrestre de votre tabernacle fût dissoute, que vous seriez, en un instant, dans un clin d'œil, tout-à-fait autre que vous n'êtes? Cet esprit qui est vôtre, serait-il dégagé des traits caractéristiques qui vous font être réellement vous? Non, je vous dis non. L'individualité n'est pas éliminée, mais elle augmente plutôt en essence et s'harmonise dans ses défauts. Le mal dans le monde est que c'est tout différent. Il y a tant de frottements dans les plis et replis secrets de l'individualité que la vraie individualité souvent disparaît.

Ce n'est pas que je veuille dire que nous ne sortons jamais de notre caractère ; mais nous sommes, comme vous pourriez l'appeler, dans un sanatorium moral et spirituel. Nous avons apporté avec nous, tous nos défauts. Nous nous en guérissons. Vous pouvez comprendre cela par analogie avec l'effet que produisent certains climats sur des maladies, sur terre. L'ozone de notre vie ici est l'amour. Et, mon cher ami, si vous aviez seulement assez d'amour, vous auriez le ciel où vous êtes. Croyez-moi, il n'y a pas de plus grande vérité que celle-ci : Dieu est amour ! Dieu est amour !

Comment l'amour fait le ciel. — Et le ciel diffère le plus de la terre en ceci. On y trouve plus d'amour, et chaque amour qui fait battre le cœur humain rend la terre plus semblable au ciel. Non, je ne veux pas être attirée dans une discussion au sujet des différentes sortes d'amour. J'ai écrit là-dessus avant. Tout ce que j'ai besoin de vous dire à présent, c'est que l'amour qui vous met hors de vous-même et rend le bonheur d'un autre si important pour vous qu'il rend la peine et le chagrin joyeux, est plus à

désirer que les plus grands plaisirs s'ils servent au bien-être des bien-aimés ; c'est que cet amour est l'amour qui domine le monde. Le péché n'est que l'absence d'amour. Le chagrin serait transformé en joie, si seulement vous aimiez. Je sais ce que vous voulez dire. Mais la peine vient de ce qu'on aime quelqu'un trop — non, on ne peut jamais aimer trop. Souvent on aime les autres trop peu, et la peine que vous sentez parce que, comme vous dites, vous aimez quelqu'un trop, est réellement parce que vous aimez les autres trop peu.

Le manque d'amour est l'enfer. — Vous avez par exemple, perdu, par le départ ou par malentendu quelqu'un que vous idolâtriez. Vous êtes malheureux et la vie vous paraît sombre et n'a plus de but. Cette tristesse et ce chagrin ne sont pas parce que vous aimez, mais parce que vous n'aimez pas.

Le secret de la vraie vie. — Car ce qui vous chagrine c'est le vide, c'est l'absence dans votre vie. Vous n'avez pas pénétré le secret de la vie réelle, si vous ne savez pas que l'amour est la baguette magique qui peut transformer le monde et que partout où il n'est pas transformé, c'est parce que vous n'aimez pas. Par exemple, si votre cœur était toujours plein d'amour pour tous les hommes, comme cela est pour la femme que vous adorez avec le plus de passion, si chaque être, humain ou sensible, était aimé de vous avec le même élan et désir de l'aimer et de le rendre heureux, que vous éprouvez dans des cas semblables pour celle que vous aimez, vous ne seriez jamais désolé ni perdu. La vie ne serait jamais un vide, ni l'existence un fardeau. Non, mon très cher ami, croyez-moi quand je dis que quelle que soit la chose que je puisse avoir à vous enseigner, il n'y a rien qui, pour un instant, est comparable en importance à ceci : Le secret ouvert du ciel est l'amour. Celui qui vit dans l'amour parfait est au ciel. — La haine c'est l'enfer et Dieu est avec tous ceux qui aiment, pour autant qu'ils aiment. Dieu est amour. Ceux qui n'aiment pas sont sans Dieu.

La mort existe pour les vivants. — Mais vos questions et vos obligations me détournent de ce que je disais, quand je suis venue parler avec mes amis, ils m'ont dit des choses qui d'abord m'étonnaient. Ils me disaient, par exemple, que je pourrais aller parmi tous ceux que j'avais quittés et que je n'éprouverais aucune sensation de séparation.

Car les esprits de nos amis sont sincères pour vous de ce côté. Puis je dis : « La mort n'existe pas » et ils rirent de joie. « Naturellement non » répondirent-ils, « non pour nous qui sommes morts. » La mort n'est qu'une sensation de privation et de séparation que les soi-disant vivants éprouvent, un incident de limitation de la « vie ». La mort n'existe que pour les « vivants », et non pour nous. Et je désirais aussitôt aller voir si c'était ainsi ; et dès que j'en avais conçu la pensée, j'étais de retour parmi ceux que j'aimais. Je vis Minerva, et j'essayai de me faire voir d'elle. Je vis Hélène, et elle ne

voulut pas m'écouter; et alors je revins et je dis : « Non, la mort existe. » Ils ne peuvent ni m'entendre, ni me voir, ni parler, ni sentir mon contact. Et mes amis dirent : « La mort existe pour le corps, et ceux qui sont incorporés sentent la mort même pendant la vie ; mais quand ils dorment, et quelques-uns quand ils sont éveillés peuvent tenir conversation avec l'esprit avant la mort. » Et, comme vous le savez, j'ai trouvé que c'était ainsi. Mais quelquefois, l'esprit est tellement plongé dans la matière, il est si préoccupé des affaires du monde, que même quand le sommeil délivre l'âme subconsciente, elle ne voit rien de nous. Le plus souvent, cependant, nous pouvons voir, et parler et communiquer librement avec les esprits de nos amis vivants. Mais ils peuvent rarement communiquer leurs impressions à la conscience physique qui est pour nous presque aussi inerte et aussi inimpressionnable que le corps d'un homme endormi l'est aux hommes vivants qui l'entourent.

Un autre témoignage. — Dans les *Annales de la Société des Recherches Psychiques* d'août 1895, il y a un compte-rendu très détaillé de Mr Myers sur les expériences de Mr Stainton Moses. A la page 87 et 88, nous avons ce qu'on prétend être un exposé des communications faites par l'intermédiaire de Mr Stainton Moses, 21 juillet 1871, par l'esprit de l'éminent ecclésiastique Samuel Wilberforce, évêque de Winchester. Soit que l'intelligence qui communiquait fût d'une manière quelconque liée à l'esprit désincarné de l'évêque, ce n'est pas mon intention de discuter; je désire simplement appeler l'attention sur la communication reçue, qui prétendait venir de cette source, afin de montrer, comme un fait positif, combien il était naturel et simple pour l'intelligence de transmettre une communication qui correspond de si près à l'exposé de la « vie dans l'au-delà » donné par Julia.

« Quand mon esprit s'éveilla à la conscience de la vie éternelle et de ses alentours, je me trouvai en compagnie d'anges joyeux et bénis, les ministres de l'abondante miséricorde de mon Dieu pour moi. Le choc qui m'avait séparée de la terre avait été si brusque, que d'abord je n'étais pas consciente d'être dans le monde des esprits. Mais mon cher père se fit connaître à moi et me convainquit que j'étais vivante et parmi ceux qui brillaient. Auprès de lui était ma chère mère et ils furent unis après avec le pur esprit de Keble, et des âmes philanthropiques qui se réjouissaient de s'assembler autour de lui, qui sur terre était un chef parmi les hommes, en philanthropie et en actes d'amour. Ce furent eux qui me conduisirent à la maison où demeurent mes gardiens. D'eux, j'apprends ce qui m'est nécessaire et à abandonner beaucoup de ce que je croyais autrefois d'importance essentielle. Ah! avec quelle facilité, l'esprit renonce aux opinions auxquelles il était si tendrement attaché.

« Je fus informée, par mes gardiens, que je me mettrais en communication avec vous. Ce fut votre esprit directeur, qui maintenant écrit pour moi,

qui me le communiqua. Je m'y soumis avec joie et maintenant je suis contente, au delà de toute expression, d'avoir atteint la sphère où tant d'êtres qui me sont chers vivent encore, quoique hélas! hélas! je ne puis pas arriver jusqu'à eux. Ils ne savent pas, et ne peuvent pas l'apprendre encore. Depuis que j'ai quitté la terre, j'ai été occupée à m'initier dans mon travail et à me préparer pour la vie du progrès auquel mon être est maintenant dévoué. Déjà, sous la conduite de mes gardiens, j'ai passé par la première sphère, où sont assemblés ceux qui sont attachés à la terre par les affections, ou sont incapables de s'élever jusqu'ici. Là, j'en vis certains que j'avais connus, quand ils étaient incarnés, et j'appris par eux et par d'autres, beaucoup de choses que j'avais besoin de savoir. Mon travail sera du même genre jusqu'à ce que j'arrive à la sphère qui m'est désignée. Je suis venue vous donner ces quelques mots d'assistance et de consolation.

« Ne perdez pas courage!

« On a tant de choses à demander. Les sphères sont-elles comme ce monde?

« En tout semblables. Il n'y a que le changement de condition qui fait la différence. Il y a ici des fleurs, des fruits, de beaux paysages, des animaux, et des oiseaux comme chez vous. Les conditions matérielles sont changées. Nous n'avons pas besoin de nourriture comme vous; et nous ne tuons pas pour vivre. La matière, comme vous l'entendez, n'existe plus; et nous n'avons aucun besoin de substance, excepté de celle que nous aspirons avec l'air que nous respirons. Nous ne sommes pas non plus arrêtés dans nos mouvements par la matière comme vous l'êtes. Nous nous mouvons librement, et par la volonté. J'apprends par degrés et comme un enfant nouveau-né, à m'habituer aux nouvelles conditions de mon être.

« Les choses vous semblent-elles réelles?

« Tout à fait; et très belles. »

22 mars 1805. — La rencontre avec Jésus. — Mon très cher ami, puis-je continuer mon message?... Je vous remercie beaucoup. Quand j'avais essayé en vain de communiquer avec Minerva et avec Hélène, je commençai à être un peu triste. Il me semblait que j'étais loin des vrais intérêts qui m'attachaient à la vie. C'était, sans aucun doute, très agréable d'être bien, et c'était délicieux de pouvoir se mouvoir aussi librement que quand on pense ; mais pourtant les personnes que j'aimais le plus, et le travail dans lequel j'étais le plus absorbée étaient là, et je me sentis cependant triste. C'est alors que le bon ange qui m'avait accueillie dans ce monde me prit pour aller voir Notre-Seigneur. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai écrit avant.

La tristesse et la douleur se dissipèrent. — C'était beau et grandiose, au delà de toute expression. Il n'y avait pas d'espoir d'une réunion et je ne fus même pas capable de réaliser le fait que je l'avais rencontré, jusqu'à ce

que je vis tout le paysage en flammes et en feux, comme le rayonnement du ciel qui s'ouvrait quand Il me parla. La cause de cette difficulté fut, je suppose, dans l'extrême naturel de tout ce que j'entendis et je vis. C'est une si grande difficulté de penser qu'aujourd'hui, et hier, c'est la même chose. Quand il y a quelque chose de ce que nous avions coutume d'appeler l'ordre surnaturel qui arrive au milieu de ce qui semble si naturel, il est difficile de l'admettre. Mais, oh, mon ami, quand on le comprend, combien est grand le changement !

Le monde entier était transfiguré dans la réalisation de l'intensité et de la constance de son amour. Et, depuis ce moment, je n'ai jamais été triste, excepté pour mes propres tiédeurs et mon propre manque d'amour. Oh, mon très cher ami, si seulement nous pouvions croire davantage dans le vrai sens de son amour.

Concernant la divinité de Notre Seigneur.

La divinité de Jésus. — Oh, pourquoi vous tourmentez-vous tant de ces questions scolastiques ? La chose qui vous regarde est certainement ce qui est, et non ce qui peut avoir été défini, il y a des siècles. Mon très cher ami, quand vous viendrez de ce côté et que vous aurez un sens plus vif de la majesté et des merveilles de l'univers ; quand vous verrez comme nous voyons tous les jours, le grand déploiement de la gloire infinie du Père Infini, et quand vous verrez aussi, comme nous voyons, que le secret de toutes choses est amour, et qu'il n'y a jamais eu autant d'amour révélé à l'humanité qu'en Lui, vous pourrez comprendre combien il est vrai qu'Il était pénétré de la plénitude de l'Esprit divin incarné en Lui.

23 mars 1895. — Mon très cher ami, cela est vrai. Soyez tout à fait passif ; ne faites pas de questions, mais permettez-moi d'écrire comme si je me servais de ma propre main. Ce que je désire vous dire, et par vous, aux hommes et aux femmes, parmi lesquels je vivais autrefois en esprit incarné, n'est pas un message que vous pouvez faire naître par d'avides questions. Demandez-moi ce que vous voulez après que j'ai fini, mais, en attendant, soyez aussi passif que possible et moi j'écrirai.

Le divin pouvoir de l'amour. — Maintenant, mon cher ami, je désire continuer du point où je me suis arrêtée, et vous dire, autant que je le puis, et d'une manière consécutive, ce qu'ont été mes épreuves quand je me suis trouvée de ce côté pour la première fois. Quand j'eus vu la splendeur de l'éclat de l'amour qu'inondait le monde, j'étais hors de moi de joie. Tout l'amour que j'avais connu, dans l'autre monde, devint insignifiant auprès du brillant rayonnement de cet amour qui m'enveloppait comme d'un vêtement, et me rendait capable de voir quelles ressources merveilleuses, quels pouvoirs dont on ne peut se faire une idée, furent tout le temps dans le cœur

de chacun de nous. Car, il n'y a pas d'autre terme pour l'exprimer que l'amour-Dieu est amour, et amour est Dieu, et le pouvoir mystique de Dieu est amour. Nous pouvons être comme Dieu pour autant que nous entrions dans sa Divine nature, qui est amour. Nous pouvons être Dieu quand nous aimons, et nous nous éloignons de Dieu, quand nous n'aimons pas. Quand vous vous sentez incapable de sympathiser avec quelqu'un, parce que vous êtes incapable de sympathiser aussi avec ses défauts, vous êtes hors de Dieu. Il est tout en tout, et tout son tout est amour ; et l'on ne peut pas faire naître ses desseins, de la haine et de l'inimitié.

Oh ! si je pouvais seulement vous faire voir, comme nous le voyons ici, combien il est vrai que ceux-là seulement vivent qui aiment ; que tout ce qui n'est pas fait d'amour est comme la mort ; que l'âme qui n'aime pas est sans Dieu, dans une profonde obscurité ; et que le seul moyen de sauver le monde est de l'inonder d'amour, de le submerger d'amour ; oui, l'amour même pour les plus mauvais. Ce n'est pas en n'aimant pas les hommes, même à cause de leurs fautes, que vous les sauverez de leurs péchés. Pardonnez-moi, mais c'est là la vérité ; tout ce que je pourrais dire d'autre n'est que superficiel ; mais ceci est l'essence de tout.

L'impression produite par Jésus. — Quand j'étais revenue de ma délicieuse surprise de la lumière nouvelle, je me sentais dominée par une sensation de merveilleuse soumission envers mon Seigneur : car il n'y avait en Lui rien de la majesté qui terrifie et repousse. La seule suprême idée qu'Il laissa dans mon esprit fut celle de l'attraction infinie d'amour ; et un amour qui me fut personnel.

Il n'y avait aucune jalousie dans mon amour, mais je sentais qu'Il m'aimait autant personnellement qu'Il aimait quelqu'un d'autre ; et Il désirait mon amour, sans lequel ni Lui ni moi ne pourrions être complets.

La pensée de Dieu. — Je sais que vous pensez que ceci est un blasphème ; je l'aurais moi-même pensé autrefois ; mais c'est là l'état incomplet de l'idéal non encore réalisé ; et la pensée de Dieu ne sera pas complètement incorporée à moins que chaque cœur ne palpite d'amour correspondant jaillissant vers Lui qui est tout amour, en qui nous vivons, et nous nous mouvons et avons notre existence.

Et le cœur plein de cette grande joie nouvelle je conversai avec Lui... Ce que je voulais dire et ce qu'Il comprit était très simple. Je désirais ardemment et simplement, mais d'un désir qui remplissait toute mon âme, faire connaître cet amour qui était au delà de toute conception, à ceux que j'aimais ; et Il me souriait avec un contentement tendre quand je lui parlai, et je savais que je n'étais pas repoussée.

La patience de Dieu. — Mais je n'avais pas encore la permission de commencer mon travail. Ce que j'avais à faire était de commencer à prépare

mon travail. J'avais tout à apprendre ; et parmi les leçons que j'avais à apprendre ce qui me fut par-dessus tout imposé, ce fut d'acquérir la patience qui attend. Lui attend ; car pour Lui le temps n'existe pas, et il voit la fin depuis le commencement. Et quand nous, dans notre empressement impulsif, nous voulons nous précipiter et changer, oubliant que le temps n'est qu'un mode de la pensée, Il nous retient ; et je fus retenue. Mais cela me parut dur ; je désirais m'en aller tout de suite pour vous dire quelle est la vérité du monde. Mais je dois attendre ; attendre et apprendre. Et j'étais préparée à exécuter ma mission.

31 mars 1895. — Mon très cher ami. Je continue mon message avec plaisir. Vous êtes si occupé, je crains quelquefois de n'être jamais capable de vous dire ce que vous devez savoir.

Le caractère est la seule preuve. — La valeur du caractère que vous ignorez quelquefois et que vous ne reconnaissez pas toujours à juste titre, doit être vue, comme nous le voyons ici pour être apppréciée.

Nous avons d'étonnantes surprises ici. Nous voyons les hommes tels qu'ils sont. Naturellement pas toujours tous les hommes. Mais quand l'enveloppe est ôtée, nous voyons la nature de l'âme ; et ce qui la détermine, c'est le caractère. Je sais que cela paraît être un lieu commun. Mais cela ne semble pas en être un, quand on le comprend comme nous le comprenons ici. Non. Il vous est difficile, par un effort d'imagination de vous rendre compte du changement qu'on ressent à vivre dans un lieu où la seule preuve est le caractère, où les convenances, la position et le travail ne comptent pas ; non, ni les professions religieuses. L'idée que vous avez si souvent dans le monde, que les mots que vous prononcez avec les lèvres ont une influence magique sur vos cœurs, doit être vue dans son absurdité fausse pour être comprise. Nous voyons les choses comme elles sont, et non comme elles paraissent être ; nous rencontrons tant de surprises, d'étonnants changements et de révolutions sur l'opinion qu'on a des hommes et des femmes. Oh, mon ami, mon ami, si le premier mot de mon message est : Dieu est amour, et ceux qui aiment, vivent en Dieu, mon second mot assurément doit être : Ne jugez pas, ne jugez pas. Car vous ne pouvez pas voir, vous ne pouvez pas entendre ; vous êtes tous comme des enfants dans les ténèbres, cherchant à deviner les couleurs des ombres jetées sur un écran. Vous ne voyez pas la couleur, et cependant vous émettez un jugement téméraire. Ne jugez pas avant que vous ne voyiez l'homme tel qu'il est ; souvent ce qui vous paraît être le plus mauvais est le meilleur. Parfois le mieux en apparence est parmi le plus mauvais. Le mobile n'est pas tout, mais c'est beaucoup ; cela si vrai que ceux chez qui le mobile est caché ne peuvent pas juger pleinement. Ma propre expérience de tout cela était, très variée, et je devins bientôt accoutumée à mépriser toutes les distinctions que j'avais faites quand j'étais en vie. Alors

j'avais coutume de demander si celui-ci ou celui-là était religieux; s'il appartenait à cette Église-ci, ou à celle-là, où à l'autre Église ; maintenant ces choses ne m'intéressent pas plus que les colifichets et les nouveaux genres de la mode. Nous ne demandons pas, de quelle Église on est. Laissez-moi vous dire ici que vous pouvez mal interpréter ce que j'ai écrit. Ce n'est pas que je pense que d'être religieux n'a aucune importance, tout a de l'importance. Ce que je voulais dire, c'était de m'immiscer dans les affaires d'Église pour arriver à savoir si oui ou non telle personne était religieuse. C'est là une chose absurde dont ne nous préoccupons pas. Nous ne nous soucions jamais de ces choses excepté quand elles entravent la vraie religion. Nous nous plaignons, et nous avons continuellement à déplorer le fait qu'elles sont substituées à l'amour, qui est l'accomplissement de la loi. Le degré d'amour qui anime une personne, donne la mesure de sa religion. Le degré de haine ou d'indifférence qui paralyse l'amour dans l'âme est l'épreuve de l'irréligion. L'amour dévore l'égoïsme, comme les rayons du soleil dévorent la nuit sombre et noire. Cela est Dieu dans la vie. C'est cela que nous voyons. La lumière qui brille dans les ténèbres. L'amour est cette lumière. Nous ne nous soucions pas de la forme des volets qui l'enlèvent, ni des discussions sans fin sur les fenêtres qui la laissent entrer. Il est si aisé de répondre à ces questions. La meilleure fenêtre, quelle est-elle? C'est la fenêtre qui laisse entrer le plus de lumière. Où donc est la lumière qui est l'épreuve de la fenêtre ? Et la lumière de la vie est amour, et l'amour c'est Dieu, et Dieu c'est l'amour ; et ceux qui n'aiment pas sont ceux qui sont dans les profondes ténèbres, et dans la vallée de l'ombre de la mort. Le péché consiste à vivre sans Dieu ; c'est-à-dire, sans l'amour. Mais plus on y pense et plus on voit que l'amour qui est égoïste, n'est pas de l'amour ; et l'amour qui fait du mal, n'est pas de l'amour, mais de la cruauté. L'amour qui sacrifie le bien-être permanent de l'être aimé, à la satisfaction immédiate du plaisir du moment, n'est pas de l'amour vrai. L'amour quel qu'il soit exige un certain degré d'effort, et cela est vrai de l'amour du Très-Haut comme de l'amour des hommes et des femmes, de l'effort qui est né de l'intelligence qui prévoit. Et l'amour réel est le plus perçant de toutes choses.

(*A suivre.*)

Traduit de l'anglais par le Professeur :

C. MOUTONNIER

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Florence Marryat.

CHAPITRE XXIX

Virginia Roberts.

(*Suite.*)

Mais cela survint quelques semaines plus tard. Je dois relater d'abord ce qui arriva après la première séance chez Miss Roberts. Mme S... et moi étions assez contentes du résultat pour éprouver davantage ses capacités et, dans cette intention, nous l'invitâmes à nous faire visite à l'hôtel. Le spiritisme est aussi décrié par une partie du public américain qu'il est encouragé par l'autre, et nous résolûmes de ne pas souffler mot de nos intentions invitant simplement la jeune fille à dîner et à passer la soirée dans nos chambres avec nous comme si elle eût été une visiteuse ordinaire.

En conséquence, nous dînâmes ensemble à la table d'hôte avant de monter. Mme S... et moi avions un salon privé dont les fenêtres furent drapées avec des rideaux de dentelle blanche seulement et sans autre moyen de nous garantir de la lumière.

Alors, dès que la séance fut prête, tout ce que nous pûmes faire fut de placer une chaise pour Virginia Roberts dans l'embrasure de la fenêtre derrière cette paire de rideaux en les épinglant ensemble, par devant le médium. Ce qui forma le plus aéré cabinet imaginable.

Nous fermâmes la porte et, après avoir baissé le gaz, nous nous assîmes sur un sofa devant les rideaux.

Dans l'espace de cinq minutes, sans que les rideaux de dentelle eussent été le moins du monde dérangés, Francis Lean, mon beau-fils, les traversait et venait à côté de moi. Il était vêtu de son costume ordinaire de Jersey et avait un petit bonnet de laine sur la tête. Il montra toutes les particularités de langage et les manières que j'ai déjà dites. Mais il était beaucoup moins timide et resta longtemps près de moi, causant de mes affaires domestiques qui étaient compliquées et me donna un récit détaillé de l'accident qui avait causé sa mort et qui était toujours demeuré un mystère. En le faisant, il mentionna des noms de gens qui m'étaient inconnus mais qu'après enquête, je trouvai être vrais. Il semblait très heureux de pouvoir ainsi se manifester incontestablement comme lui-même, et fit plusieurs fois cette remarque : « Je ne suis plus comme une fille, maintenant, n'est-ce pas, Ma? » Vint ensuite le vieil adorateur de Mme S..., de qui elle eut encore considérablement peur, puis son père qui avait été un grand politicien et un homme bien

connu. Et Florence aussi, naturellement quoique pas si vivante par Miss Roberts que par les autres médiums, mais heureuse encore quoique pensive et pleine de conseils pour ce que j'aurais à faire lors de mon retour en Angleterre. Une douce voix dit ensuite : « Tante « Flo », me reconnaissez-vous? » et je vis devant moi ma nièce et filleule, Lilian Thomas qui mourut nonne dans le couvent des « Dames Anglaises » à Bruges.

Elle était vêtue d'un costume de nonne qui est très particulier, la figure entourée d'un bonnet blanc et d'une ruche tuyautée qui cache tous les cheveux et surmonté d'un voile blanc de pesant lainage qui recouvrait la tête et la robe de serge noire. Lilian mourut de consomption et son teint de cire jaune était exactement reproduit. Elle n'avait pas grand'chose à dire d'elle-même ; en effet, nous avions été complètement séparées depuis qu'elle était entrée au couvent, mais, indubitablement, c'était bien elle qui était là. Elle fut remplacée par ma sœur Emily que j'ai déjà si souvent décrite, et ces apparitions, au nombre de six et toute reconnaissables, se produisirent dans la chambre privée de Mme S., et de moi sans autre personne présente que Virginie Roberts âgée de 16 ans.

Ce fut vers cette époque que nous reçûmes une invitation pour assister à une séance privée dans une grande maison de la ville occupée par M. et Mme Newmann, qui avaient chez eux comme invité Maud Lord. La médiumnité de Maud Lord est bien particulière. Elle place les assistants en cercle se tenant par les mains, puis elle s'assied sur une chaise au centre et frappe constamment des mains pour montrer qu'elle ne change pas de position.

La séance est tenue dans l'obscurité et les manifestations consistent en voix directes, que chacun peut entendre et qui vous disent des choses qui vous permettent de vérifier leur identité et leur exactitude.

Je n'avais encore vu ce genre de pouvoir qu'une fois par Mme Bassett qui est maintenant Mme Herne, mais, comme aucun invisible ne m'avait parlé par elle, que je pusse reconnaître, j'ai omis d'en parler.

Aussitôt que la séance de Maud fut pleinement établie, je l'entendis s'adresser à divers membres de la compagnie, leur disant qui était près d'eux et je les entendis poser des questions ou tenir des dialogues avec des esprits qui étaient invisibles pour moi. Le temps s'écoulait et je pensais que je devais m'en aller quand j'entendis tout près de mon oreille une voix murmurer : Arthur. Au même instant la voix de Maud résonnait dans ma direction disant que la dame au chapeau de velours brun avait près d'elle un Monsieur du nom d'Arthur qui avait le désir d'être reconnu. J'étais la seule dame présente en chapeau de velours noir, pourtant je ne pouvais me rappeler aucun ami décédé du nom d'Arthur et qui pût désirer communiquer avec moi.

Il arrive constamment aux séances que l'esprit se refuse à se rappeler un

nom ou un détail et qu'en rentrant chez soi, il arrive que la situation s'éclaircit et l'on s'étonne d'avoir été si stupide. C'est ainsi que je répondis que je ne connaissais personne, dans le monde des esprits de ce nom, et Miss Maud reprit : « Eh bien, il vous connaît, en tous cas. » Peu de minutes s'étaient écoulées quand je me sentis toucher sur le troisième doigt de la main gauche et la voix répéta de nouveau « Arthur, l'anneau d'Arthur! avez-vous tout oublié? Cette action rappela la personne à ma mémoire et je m'écriai: « Oh! Johnny Cope, est-ce vous? »

Pour expliquer ceci, je dois dire à mes lecteurs que lorsque je partis pour l'Inde en 1854, Arthur Cope des Lanciers était passager sur le même steamer et quand nous abordâmes à Madras il me fit présent d'une bague en diamant que je portais à cette séance comme garde, mais on ne l'appelait jamais que par son surnom de « Johnny », de sorte que son vrai nom avait tout à fait glissé de ma mémoire. Le pauvre camarade mourut en 1856 ou 1857 et j'avais été assez ingrate pour l'oublier complètement et je ne me serais jamais rappelé son nom s'il n'eut été uni à la bague.

Il serait encore plus remarquable que Maud Lord qui ne m'avait jamais vue avant cette soirée eût découvert un fait qui m'était arrivé trente ans auparavant et que j'avais totalement oublié.

Avant d'avoir passé plusieurs jours à New-York je tombai encore malade pour avoir exposé cette fois à l'air ma gorge souffrante. M^me^ S... et moi couchions dans la même chambre et notre salon ouvrait sur la chambre à coucher. Elle fut infatigable d'attentions et d'amabilités pour moi durant ma maladie, allant sans cesse de la chambre au salon nuit et jour pour remplacer les cataplasmes qu'elle tenait chauds sur le poêle à vapeur.

Un soir, vers onze heures, elle sortait du lit en chemise de nuit et allait dans ce but en la chambre voisine.

Presque aussitôt qu'elle y fut entrée, j'entendis une lourde chute. Je l'appelai par son nom, et ne recevant pas de réponse, je fus effrayée, je sautai du lit et courus vers elle. A ma consternation je la trouvai étendue de toute sa longueur sur une peau d'ours blanc et tout à fait insensible. C'était une femme délicate et je crus d'abord qu'elle s'était évanouie de fatigue ; mais comme elle ne faisait pas signe de reprendre connaissance, je devins alarmée. J'étais moi-même très affaiblie de par ma maladie et à peine capable de me tenir debout ; je passai une robe et demandai l'aide d'une dame qui occupait la chambre voisine et dont nous avions déjà fait la connaissance. Elle était forte et capable, et m'aida à placer M^me^ S... sur le sofa où elle fut étendue dans la même situation. Après avoir fait tout ce que nous pûmes imaginer pour la faire revenir, sans résultat, la voisine fut effrayée. Elle me dit : « Je pense qu'il faudrait appeler un docteur. Supposez qu'elle vienne « à mourir sans avoir repris connaissance ! — Je dirais comme vous, répon-

« dis-je, pourtant, je commence à croire qu'elle n'est pas en défaillance, « mais en transe, dans quel cas toute tentative violente pour l'en tirer pour- « rait lui être nuisible, voyez comme elle respire doucement et comme elle « paraît jeune. »

Quand son attention fut appelée sur ce fait, la voisine fut étonnée. Mme S... qui était une femme ayant dépassé la quarantaine, semblait une jeune fille de seize ans. C'était une très jolie femme mais avec un mélange de carac- tère dans son expression qui la gâtait. Maintenant que toutes les passions et les traits de son visage s'étaient adoucis, elle paraissait parfaitement char- mante. Elle pouvait donc paraître morte, mais elle ne l'était pas. Elle res- pirait. Je me sentais convaincue que son esprit était parti pour un moment et l'avait laissée libre. Je la couvris chaudement sur le sofa et résolue de la laisser là jusqu'à ce que la transe eût cessé. Après un moment, je persua- dai à la voisine de penser comme moi et de regagner son lit.

Aussitôt qu'elle fut partie je m'occupai de mon cataplasme et m'assis pour veiller mon amie. Le temps s'écoula jusqu'à sept heures du matin. Sept heures qu'elle était étendue sans mouvoir un membre sur le canapé, lorsque, sans avertissement elle s'assit et regarda autour d'elle.

Je l'appelai par son nom et lui demandai ce qu'elle voulait, mais, à son expression, je pus deviner tout de suite qu'elle ne me reconnaissait pas puis, elle me demanda : « Qui êtes-vous? » Je le lui dis. — « Êtes-vous l'ami de Kate ? » — « Oui. Savez-vous qui je suis ? » — Naturellement je répondis : « Non » — Mme S... me donna alors le nom d'un monsieur alle- mand dont je n'avais jamais entendu parler, puis une scène extraordinaire suivit. Influencée par l'esprit qui la possédait, Mme S... se leva, ouvrit une armoire à elle qui était dans la chambre, et, en tirant un paquet de vieilles lettres elle en choisit plusieurs dont elle lut tout haut des passages. Elle me dit alors son histoire avec le personnage dont l'esprit parlait par elle et me donna plusieurs messages à lui transmettre le lendemain. Il me suffira de dire que cette histoire était d'une nature si privée qu'il était bien impro- bable qu'elle l'eût confiée à moi ou à tout autre, particulièrement, qu'elle était une femme très réservée, mais les noms, les adresses et même les mots de la conversation furent donnés d'une manière qui n'aurait pas laissé de doute sur leur véracité même si Mme S... ne me les eut pas confirmés réels après.

Ceci dura longtemps, l'esprit exprimant la plus grande animosité contre Mme S... tout le temps, puis le pouvoir sembla soudain être dépensé et elle se réveilla sur le sofa d'une manière naturelle une heure après et très surprise d'entendre ce qui lui était arrivé pendant ce temps. Quand nous examinâmes la question, nous trouvâmes que cette possession avait eu lieu le 17 mars, jour prédit par Mme Philips quatre ans auparavant comme la date d'une nouvelle ère qui commencerait pour Mme S...

Depuis ce temps elle eut continuellement des transes et arriva à prédire l'avenir pour elle et pour les autres. Si elle le fait encore, je ne puis le dire car je n'ai plus rien appris d'elle depuis que j'ai quitté l'Amérique.

L'événement suivant prit place le 13 juin 1885, nous avions l'habitude de passer nos soirées du dimanche chez miss Roberts et elle m'avait priée de ne pas manquer la dernière occasion. Quand nous y arrivâmes, nous apprîmes que l'accompagnateur qui jouait habituellement de l'harmonium pour elle ne pouvait venir, et miss Roberts me demanda si je voulais bien le remplacer. J'acceptai à la condition de placer l'instrument en face du cabinet de façon à ne pas perdre de vue ce qui s'y passerait. Ceci fut fait et je commençai à jouer « Tu es sorti de ma vue ».

Presque aussitôt, John Powles apparut en uniforme et se tint près de l'harmonium la main sur mon épaule. — « Je n'ai jamais été un chanteur, « vous savez, Flo, me dit-il, mais, si vous voulez chanter avec moi, j'es- « saierai quand même » et il chanta (après un instant d'hésitation) les deux stances de la ballade, gardant, tout le temps sa main sur mon épaule. Quand nous vînmes au vers :

« Je te cherche, en vain, par les prés et les ruisseaux. »

il se baissa et murmura à mon oreille: « Pas tout à fait en vain, n'est-ce pas, Flo? »

Je ne sais si mes amis spirites anglais goûteront cette histoire, mais en Amérique, on me dit que c'était une chose unique, particulièrement dans une séance publique où le choc de tant d'influences diverses empêche souvent les manifestations au lieu d'y aider.

Powles parut être spécialement fort dans cette occasion.

— Vers le milieu de la soirée une sorte de lamentation fut entendue venant du cabinet et miss Roberts qui n'était pas entransée, dit : « Il y a un bébé qui vient pour miss Marryat. » En même temps, la figure de la petite Yonnie apparut à l'ouverture du rideau, mais presque au niveau du sol comme si elle marchait à quatre pattes. Avant qu'elle eût le temps de dépasser les rideaux, Powles se leva et vint parmi nous : « Oh! Powles, m'écriai-je, vous aimiez mes petits « bébés » apportez moi celui-ci que je puisse le voir de près. » Il retourna aussitôt, enleva Yonnie et l'apporta dans ses bras au milieu du cercle. Le contraste de l'espèce de robe de nuit de l'enfant, avec son uniforme écarlate était très frappant. Il présenta l'enfant à chaque assistant pour qu'il pût être bien examiné, et quand il eut renvoyé Yonnie vers le cabinet, il revint encore pour son propre compte.

Ce soir-là, je fus appelée au cabinet par le guide du médium, une petite fille italienne qui s'était matérialisée plusieurs fois pour nous.

Quand j'entrai, je me heurtai contre la chaise de miss Roberts; il n'y avait que juste l'espace, pour moi, de me tenir à côté d'elle.

— « Est-ce vous, miss Marryat, me demanda-t-elle? — Oui, répondis-je, « ne m'avez-vous pas envoyé chercher? — Non, je ne sais rien de cela ». Une voix, derrière moi me dit: « C'est moi qui ai envoyé après vous » et, au même instant, deux forts bras me prirent par la taille et une figure d'homme m'embrassa sur l'épaule. « Qui êtes-vous? demandai-je — Sortez du cabinet et vous le verrez me répondit-on. » Je m'en retournai, deux mains se placèrent sur mes épaules et je rentrai dans le cercle avec un homme grand derrière moi dans cette position. Je reconnus alors mon frère Franck Marryat mort en 1855 et que je n'avais jamais revu. Naturellement, les autres esprits qui étaient familiers avec Mme S... et moi vinrent me souhaiter bon voyage à travers l'Atlantique. Je les ai mentionnés tous et je craindrais d'abuser de la patience de mes lecteurs mais, pour faire impression, il faut être explicite.

Tout ce que je puis ajouter pour excuse est que chaque mot que j'ai écrit est l'impartiale et honnête vérité.

Ici finit donc le récit de mes expériences en spiritisme jusqu'à ce jour, non que c'en soit la moitié ni même le quart, mais c'est tout ce que je crois capable d'intéresser le grand public et, ceux que cela a intéressés, peuvent voir leurs propres amis de l'au-delà, comme je l'ai fait s'ils veulent prendre la peine que j'ai prise.

FLORENCE MARRYAT

(A suivre.) Pour la traduction (Léopold Dauvil).

LE FÉMINISME

(suite).

A propos d' « Ève réhabilitée », de Mme Claire Galichon.

L'homme — nous parlons de celui qui reconnaît la femme son égale au point de vue intellectuel et moral — sent très bien aujourd'hui la justesse du vœu des féministes en faveur du suffrage des femmes ; et, s'il a tant de peine à l'admettre d'une façon formelle, c'est peut-être moins par un sentiment égoïste que parce qu'il redoute, en raison de l'expérience qu'il en a faite lui-même, que le suffrage féminin ne devienne qu'un instrument de trouble et de désordre dans la famille et dans le foyer.

C'est sans doute la crainte qui hantait M. Joran, l'auteur du *Mensonge du Féminisme*, lorsqu'il écrivait dans son ouvrage, couronné par la sage et docte Académie, — vous entendez ! — : « Il faut se garder de laisser l'esprit féminin pénétrer les constitutions et dominer les mœurs... c'en serait fait de l'harmonie sociale. » Alors, pourquoi, ainsi que le remarque Mme Claire Galichon, dit-il ailleurs que « le féminisme est une doctrine qui revendique: dans le Code, certains droits, méconnus par les lois ; dans la Société, une place *juste* et *légitime*, refusée par les mœurs » ? Si les hommes ne se préoccupent pas d'accorder aux femmes ces droits ni de leur donner dans la société cette place juste et légitime, c'est bien, ce nous semble, à elles-mêmes qu'il appartient de les revendiquer. En quoi cela troublerait-il plus l'harmonie sociale que, si poursuivies par des malfaiteurs et en l'absence de tout secours masculin, elles s'avisaient de requérir directement l'assistance des gendarmes ?

Mais notons bien ceci : le suffrage universel, tel qu'il est pratiqué, laisse à désirer sous plus d'un rapport. Il a besoin, comme un certain nombre d'instruments de la civilisation dont nous sommes un peu trop fiers, d'être amélioré. Et il ne le sera réellement que si cette amélioration fait l'objet de l'étude sérieuse, non pas de la moitié mais de la totalité ou tout au moins de la grande majorité des intéressés des deux sexes.

La grosse difficulté, c'est le préjugé. Parmi les classes qui passent pour éclairées, nombre de gens s'en montrent les plus acharnés conservateurs. — A chacun son métier, disent-ils : dans l'armée, aux officiers de commander, aux soldats d'obéir, ou bien il n'y a pas d'armée. De même, dans la société, aux hommes de faire les lois, aux femmes d'élever nos enfants en leur donnant l'exemple de la soumission aux lois, ou bien il n'y a pas de société. La comparaison n'est que spécieuse ; car tout soldat sait que ses officiers sont soumis à la même discipline que lui ; tout soldat sait que ses officiers ne peuvent se passer de son concours, que tous, officiers et soldats, sont égaux lorsqu'il s'agit de défendre la patrie ; tandis que la femme soumise à des lois auxquelles elle n'a pas collaboré, n'est l'égale de l'homme que pour payer l'impôt ou subir à l'occasion la sentence des tribunaux.

N'ayons donc pas peur du suffrage des femmes, qui n'est d'ailleurs pas une nouveauté, ainsi que le constate Mme Claire Galichon : — En 1576, trente-deux veuves siègent aux États de Franche-Comté, comme Mme de Sévigné plus tard aux états de Bretagne, et les femmes chanoinesses des États de Lorraine ont le droit de voter pour les députés jusqu'en 1789. Actuellement en Finlande, en Suède, en Norvège, dans divers États de l'Amérique, le suffrage des femmes donne lieu à plus d'une heureuse constatation. En France, les femmes commerçantes ont obtenu l'électorat pour les élections consulaires. Les ouvrières sont électrices et éligibles pour les conseils du

travail, le conseil supérieur du travail, et même depuis peu de temps pour les conseils de prud'hommes.

« Certains républicains éminents, écrit l'auteur d'*Ève réhabilitée*, et parmi eux les hommes les plus influents du gouvernement, se sont prononcés en faveur du suffrage des femmes. Beaucoup de journalistes sont de leur avis et comme, à notre époque, ceux-ci sont la grande force motrice de l'évolution sociale, il est probable que le siècle ne finira pas sans avoir vu les femmes franchir le seuil du Parlement. Nous le souhaitons ardemment au nom du bonheur de l'humanité. »

Comme nous finissions d'écrire ces lignes, nos yeux sont tombés, non par hasard mais providentiellement, sur un article d'un journal de modes, que nous ne dédaignerons pas de citer. C'est *Le petit Écho de la Mode* (17 avril) dont la baronne de Clessy est rédactrice en chef. L'article a pour titre : « Les Femmes doivent-elles voter ? » Nous en détachons ces lignes: « Parmi les femmes, au sujet du vote, il y a deux courants d'idées nettement séparés. Les unes sont effrayées par tout ce qui semble une nouveauté ; les autres se figurent le passé comme une nuit obscure où l'on marchait à tâton, courbé sous le joug d'institutions absurdes et malfaisantes. Les premières furent très surprises lorsque de sérieux érudits, entre autres M. Étienne Lamy, dans son remarquable livre, la *Femme de demain*, leur prouvèrent que les revendications féministes qui les effraient ou dont elles se moquent comme d'étrangetés subversives, constituaient les règles de la vie sociale de leurs aïeules. Les secondes furent aussi étonnées d'apprendre cette vérité de leurs leaders... Mme Hubertine Auclert, dans son livre le *Vote des femmes*, rapporte fort bien qu'au moyen âge les femmes avaient non seulement le droit de voter, mais encore, dans certains cas, le droit de lever des troupes, de rendre la justice, de battre monnaie, d'imposer des taxes, d'octroyer des chartes. On a conservé des arrêts rendus par des femmes-juges, aux XIIIe et XIVe siècles qui valaient, certes, beaucoup mieux, sous tous les rapports, que ceux de bien des magistrats modernes... La *Loy de Beaumont*, qui remonte à 1182, confiait aux femmes, aussi bien qu'aux hommes, l'administration municipale. Cette loi fut en vigueur dans des milliers de communes jusqu'à la Révolution. Il y a mieux encore. En 1789, les dames veuves ou célibataires qui possédaient des fiefs et les communautés de femmes, participèrent à l'élection des députés. « Il arriva donc, dit Aulard, que des députés de la noblesse et du clergé, aux États généraux de 1789, durent leur élection à des voix féminines. »

Après avoir parlé d'un Congrès de la Fédération Jeanne d'Arc, présidé par Mgr Foucault, et dit que ce Congrès, où les femmes du monde étaient en majorité, avait adopté un vœu tendant à l'admission des femmes au vote dans les scrutins communaux, départementaux et nationaux,

Mme Éliane, l'auteur de l'article que nous avons cité en partie, conclut ainsi : « Rien ne sera fait de sérieux au point de vue social et familial, tant que les femmes ne pourront imposer leurs revendications. Or, M. Viviani, qui doit en savoir quelque chose, nous dit que les législateurs n'accordent rien qu'aux électeurs. Si, nous appuyant sur nos traditions historiques, nos assemblées législatives étaient élues par tous les corps sociaux, pour s'occuper plus d'affaires que de politique, les femmes seraient de nouveau électrices de droit. En attendant, usons de l'influence que nous pouvons avoir pour inciter les électeurs à voter pour des députés soucieux de nos intérêts. Cette influence, qu'exercent avec tant de courage et de fruit les Anglaises, est un droit et un devoir pour nous. Toutes, nous avons à bénéficier de bonnes élections. Une mère ne peut se désintéresser de l'éducation donnée à ses enfants, du régime militaire imposé à ses fils. Toutes doivent vouloir la liberté et l'égalité absolues pour tous.

« Donc, mesdames, puisque vous ne pouvez encore voter, faites voter autour de vous. Étudiez les promesses des candidats, et décidez vos amis électeurs à prendre enfin les mesures nécessaires pour qu'ils les tiennent. Tout est là. »

Mais revenons aux idées exposées dans son livre par Mme Claire Galichon au sujet du suffrage des femmes. Elle ne désire pas que toutes les femmes votent à partir de 21 ans comme les hommes actuellement. Non. Elle pense plutôt comme nous, qu'il serait bon auparavant de corriger l'erreur ou les erreurs commises par les auteurs du suffrage universel. « Un suffrage universel, dit-elle, proportionnel, *égal* entre hommes et femmes, mais en rapport avec *leur valeur* personnelle, aurait, nous semble-t-il, ce don inestimable, car il remplacerait les nullités dangereuses par des forces mentales réelles et bienfaisantes.

« Ou bien, ne serait-ce pas plutôt à l'esprit évolué, *sans distinction sexuelle*, que reviendrait d'après la logique la plus élémentaire, le droit d'exprimer une opinion par le choix d'un candidat, qu'a l'individu *parce que du sexe mâle* ? Le sexe ne donnant ni l'intelligence, ni la raison, comment pourrait-il créer un droit mental?...

« La qualité des esprits, aussi bien des hommes que des femmes, remplacerait la valeur chimérique du nombre, valeur néfaste à tous les points de vue, comme les démocrates eux-mêmes sont forcés de le reconnaître enfin. »

Assurément, si la société n'était composée en majorité que de spirites et de spiritualistes, cette proposition de réforme du suffrage universel aurait quelque chance de réussite. Mais il est loin d'en être ainsi, et nous croyons qu'on perdrait son temps à prêcher l'échange du suffrage universel contre un suffrage restreint, quelque avantage qu'il puisse présenter au point de vue moral.

On ne peut oublier, en effet, que la raison déterminante de la révolution de 1848 fut l'abolition du régime censitaire, régime inique dont la France ne voulait plus, et son remplacement par le suffrage universel, qui eut, malgré ses défauts, une si grande influence sur l'amélioration de la situation des travailleurs, dans l'enseignement populaire, dans le système militaire et dans les lois ouvrières qui réglementèrent les conditions du travail. Sans doute, il n'y a rien de commun entre le régime dont il est question et le régime censitaire, ce premier étant entièrement fondé sur l'équité ; mais on a le droit de se demander comment nous seraient désignés ces esprits suffisamment « évolués », suffisamment équitables, chargés à leur tour de nous choisir des candidats non moins évolués qu'eux-mêmes.

Hâtons-nous, d'ailleurs, d'ajouter que Mme Claire Galichon, qui désire voir « la société dominée par le savoir, l'expérience et la raison *des deux sexes*, au lieu d'être dominée par l'ignorance et les appétits individuels des foules masculines », reconnaît elle-même que « pour le moment, c'est une perspective encore difficile à atteindre ».

Envisageons donc la question à un point de vue plus immédiatement pratique, qui aurait pour but et, nous l'espérons, pour conséquence, de moraliser dans une certaine mesure le suffrage universel tel qu'il se présente actuellement.

Le scrutin d'arrondissement a été condamné par le Parlement, qui, effrayé de son vote, n'a pas osé le remplacer par la représentation proportionnelle ; mais ses jours sont comptés, et il est presque probable que la prochaine législature verra le triomphe de la R. P. Mais combien ce triomphe serait plus grand, plus réel et plus durable s'il était dû aux efforts des féministes, en attendant que ce soit à l'appoint imposant des voix des femmes devenues citoyennes. Nos lecteurs connaissent les rouages de la R. P. Nous ne dirons à ce sujet qu'une chose : c'est qu'il importe par ce mode de scrutin, d'éviter autant que possible la multiplicité des partis et par suite, l'émiettement des voix, qui affaiblissent d'autant les chances d'obtenir un chiffre suffisant pour atteindre le « quotient électoral » (nombre obtenu en divisant le total des votes par le nombre des sièges à pourvoir). Ainsi, nous spirites et spiritualistes, nous pousserions à l'organisation de deux grands partis nouveaux : le *parti féministe* et le *parti spiritualiste ;* et comme nous fondons le légitime espoir de rendre le parti féministe d'autant plus solide qu'il sera spiritualiste, dans les circonscriptions où il n'y aurait pas de candidats spiritualistes, ou bien où ces derniers n'auraient aucune chance de succès, nous aurions évidemment intérêt à appuyer l'élection du candidat féministe, même si ce dernier n'était pas d'accord avec nous sur d'autres points de son programme. Certainement les femmes n'oublieront pas les services que nous leur aurons rendus, et la cause spiritualiste y gagnera.

En agissant ainsi, nous apprendrons à nos concitoyens à créer de grands partis nationaux et à compter avec nous. Cette réforme en suscitera une autre. Actuellement les électeurs ne choisissent pas leurs candidats : ils se les laissent, la plupart du temps, imposer par des comités ou simples coteries à qui ils n'ont donné aucun mandat. Si l'on compare, dans les élections, le nombre des inscrits avec celui des votants, on est quelquefois stupéfait du nombre des abstentions ; et encore parmi ceux qui votent « pour remplir leur devoir », combien y en a-t-il qui le font sans la moindre conviction et même avec la plus parfaite indifférence, « au petit bonheur » ! Il est temps, croyons-nous, grand temps de remédier à cet état de choses indigne d'une grande nation. Les femmes, qui sont des maîtresses de maisons, qui savent organiser, nous aideront beaucoup à préparer cette réforme. Elles créeront des salons — salons modestes sans prétention, — où le spiritualisme et le féminisme seront l'objet de sérieux entretiens, d'intéressantes et agréables causeries. Là, les candidats ou les délégués pour les désigner se révèleront. Des groupes ou comités de spiritualistes et de féministes se formeront et feront un choix. Ils pourront au besoin rédiger et présenter, comme lors des États Généraux de 89, des cahiers, non de doléances mais de vœux légitimes, qui seront consignés dans les journaux de leurs partis respectifs, et c'est aux électeurs et aux futures électrices qu'il appartiendra de juger en dernier ressort.

Un tel exemple, donné par le parti spiritualiste et par le parti féministe, qui ne tarderont pas à ne faire qu'un même parti, ne pourra être que profitable aux autres partis électoraux, et finalement aux grands intérêts du pays.

(*A suivre.*) ALGOL.

Considérations médianimiques sur la création d'un "FOYER SPIRITE"

Une indiscrétion, heureuse, ses conséquences pouvant constituer un profit moral pour nombre d'entre nous, m'a permis de me procurer la copie d'une série de communications obtenues dans un groupe très fermé où sont jalousement conservés les résultats des travaux poursuivis. Je demande pardon aux membres de ce groupe de la petite supercherie employée pour arriver à mes fins et de la contrariété qu'ils vont éprouver en constatant la publication de quelques-uns de leurs documents, mais je suis persuadé qu'ils seront, à la réflexion, les premiers à m'excuser de l'incorrection apparente de mon acte en considérant que l'intérêt général doit, toujours, prévaloir sur les convenances particulières.

Or il m'a semblé que le texte de ces documents était trop fertile en enseignements de tout ordre pour qu'on dût le conserver en charte privée.

D'ailleurs, l'incognito sera respecté et nul, par ma plume tout au moins, ne saura dans quel milieu ces considérations ont été dictées ; libre aux intéressés de se faire connaître, s'ils le jugent à propos, pour venir affirmer ou contester l'authenticité de ces communications.

En voici la teneur littérale :

« Vous avez depuis longtemps, mes amis, la très légitime préoccupation « de fonder, en votre cité, une sorte de foyer spirite où tous vos frères en « croyances pourraient trouver un lieu de réunion, s'instruire des vérités « éternelles et puiser, dans une coordination de tous les efforts et dans la « certitude d'une solidarité effective, les forces nécessaires à la propagation « des doctrines qui vous sont chères. Je vous ai si souvent entendu discou- « rir des projets que vous formiez et j'ai pu constater, entre vous, malgré « l'excellence de vos intentions, une telle divergence dans les modes de « réalisation préconisés par chacun, que je crois vous rendre service en « délaissant, pour un instant, les larges horizons vers lesquels j'aime à vous « entraîner et où vos âmes me suivent si ardemment, pour examiner, « avec vous, quelques-unes des faces du problème que vous cherchez à ré- « soudre.

« La question est complexe et mériterait de très longs développements pour « être entièrement traitée : je n'ai pas l'intention de me livrer à une étude « aussi approfondie et veux me borner à formuler quelques réflexions phi- « losophiques et pratiques que je vous engage à méditer. Ces considérations « auront tout juste l'importance d'indications pouvant vous guider dans la « voie où vous voulez vous engager, telles, sur le chemin menant à une « plage parsemée de sables mouvants, les inscriptions avertissant le prome- « neur des dangers que lui feraient courir une incursion sur certains points « déterminés.

« Tout d'abord, je crains que vous ne vous exposiez à de cruelles décep- « tions en caressant l'espoir d'un concours efficace de la part de ceux « de vos frères qui possèdent « la Richesse ». Nous vous l'avons souvent « dit en nos communications : la richesse est une des plus redoutables « épreuves qui puissent être imposées à l'homme et peu nombreux sont « ceux qui sortent vainqueurs des luttes auxquelles elle expose ; la fortune « engendre trop souvent l'égoïsme, l'orgueil et ce vice, invraisemblable « dans un milieu où l'or abonde : une insatiable cupidité née des besoins, « toujours croissants de satisfactions matérielles jamais assouvies.

« De cet élément social, et il est important, vous avez peu à attendre, vos « œuvres n'étant pas de celles où il est de bon ton de figurer comme dona- « teur.

« Je sais qu'il en existe, cependant, quelques-uns d'assez évolués pour être « capables de s'élever au-dessus des viles passions terrestres, d'entendre vos « appels et d'y répondre. Pour plus de sûreté, je persiste néanmoins à vous « conseiller d'écarter, de vos espérances de succès, ce facteur douteux.

« Reste l'élite, les âmes généreuses qui ont gardé le souvenir inconscient « des enseignements de l'Espace et qui se sont réincarnées pour donner à « leurs frères de la terre l'exemple, trop peu suivi, du désintéressement, de « la charité et de l'effacement de la personnalité. Ceux-là vous seront acquis « et, sans que vous le sollicitiez, leur concours viendra spontanément, vous « apporter son aide. Mais, hélas, *rari nantes in gurgite vasto*, ils sont le bien « petit nombre et leurs ressources, épuisées par l'effort constant de leur « inlassable charité, n'ajouteront qu'un faible appoint matériel à l'édifice que « vous rêvez d'élever.

« A ce propos, laissez-moi vous dire, mes enfants, que votre grand désir de « faire œuvre utile et durable vous incite peut-être à trop exiger d'un début « qui ne perdrait rien à être plus modeste; n'envisagez pas, comme immé- « diatement indispensable, la réalisation de l'ensemble imposant, aux pro- « portions harmonieuses, que vous concevez, en votre zèle de néophytes. « Modérez vos esprits et, quant à présent, ne visez qu'à l'obtention du strict « nécessaire.

« Or, ce strict nécessaire, je crois que vous pourriez presque le réaliser « avec le seul concours des petits, des humbles, de ceux qui souffrent et se « résignent, qui possèdent peu et donnent toujours beaucoup. Ce sera l'ob- « jet de notre prochaine causerie. »

(*A suivre.*) HACHÈRE.

Spiritisme et Féminisme

Certains spirites se sont demandé quelle corrélation pouvait exister entre le féminisme et le spiritualisme et se sont offusqués de voir des Revues spiritualistes s'intéresser à la cause de la femme, à l'ordre du jour.

Un spirite en vue, M. Philippe, est allé jusqu'à attaquer personnellement, dans la *Revue morale et scientifique du spiritisme* du mois de juin, deux grands apôtres de notre doctrine, MM. Léon Denis et Francesco Zingaropoli, à cause de leurs beaux articles en faveur de mon ouvrage *Ève réhabilitée* et leur a adressé certaines plaisanteries d'un goût discutable. Nous regrettons que l'auteur du dit article ne se soit pas donné la peine de lire d'abord

le livre dont il considère la théorie indigne de la littérature spirite, il aurait vu que non seulement les coups qu'il a cherché à donner, portent à à faux, que ses plaisanteries sont déplacées, mais que tous ses arguments pour prouver la supériorité du moule humain masculin sur celui du féminin n'existent pas d'une façon absolue d'après de grandes autorités scientifiques; en plus, il aurait compris que le spiritualisme moderne sans le féminisme moderne est une théorie aussi boiteuse et encore plus insoutenable, que le féminisme tout court sans l'appui du spiritualisme.

Tout spiritualisme, en effet, ne se tient debout que par la femme. Aucune religion n'existerait si la femme était vraiment cet être incomplet, à cervelle caduque, que M. Philippe prétend voir en elle, car c'est la femme qui élève et inspire l'homme dans toutes ses envolées vers les régions sublimes.

Quoique le prêtre dogmatique ait cherché à subordonner la femme à l'homme, il s'appuie sur elle, sachant que sans elle, il prêcherait dans le vide.

C'est la nature de la femme, généralement plus fine, plus « immatérielle » que celle de l'homme, qui permet plus facilement de franchir les portes qui nous séparent du monde invisible et universel.

Déjà dans les temps les plus reculés une telle vérité a été constatée. N'était-ce pas la fameuse Voluspa qui livra aux Celtes la *grande connaissance de l'âme*, son immortalité, son essence divine, sa pré-existence comme sa post-existence? N'était-ce pas au moyen des femmes que le premier culte de nos ancêtres s'est établi, ce culte que, précisément le spiritualisme moderne cherche à raviver et que le désormais immortel Allan-Kardec a synthétisé et fait pénétrer dans les hémisphères les plus lointains?

Comment alors un spirite convaincu peut-il dire que le spiritisme n'a pas à s'occuper du féminisme? Que seraient les spirites sans le secours des femmes-médiums? M. Philippe le reconnaît lui-même, cependant il ne veut voir en elles qu'un instrument sans tête!

La tête il ne la reconnaît qu'à l'homme!

Sans lui en vouloir de son petit orgueil mâle, auquel nous sommes trop habituées, nous nous permettrons de faire remarquer à notre contempteur que, contrairement à ce qu'il avance, grand nombre de séances spirites sont dirigées par des femmes de valeur. N'aurait-il pas entendu parler de MM^mes^ Sophie Rosen Dufaure, Aguellana, Tivollier et bien d'autres, qui ont été choisies, par les hommes pour présider les sociétés spiritualistes de Genève, Bordeaux, Marseille, Lyon?

M. Philippe compare la tête de la femme à un instrument de bazar, par lequel son esprit, cependant, équivalent à celui de l'homme (il a la sincérité de le reconnaître) ne peut se manifester avec la même bravoure que l'esprit de celui-ci. Pour lui, tout esprit s'incarnant dans un moule masculin est « gratifié d'un Stradivarius » sur lequel il s'exerce avec maestria.

Évidemment ce sont là des choses que nous ignorions, car nous n'aurions pas cru Dieu le Père aussi injuste et partial. Si donc M. Philippe a découvert cette grande et, certes, décevante vérité pour les femmes, le féminisme n'a sa place, pas plus dans les revues spiritualistes, que dans les revues littéraires et simplement intellectuelles.

Ainsi, pauvres femmes à cerveaux de pacotille, de quoi vous mêlez-vous? De politique, de religion, de morale, d'éducation spiritualiste? Non, ne quittez pas vos pénates, là seulement est votre place. Aberration, l'époque antique où la femme était législatrice, où on la regardait comme l'interprète du ciel, superstition le culte de Marie, folie l'inspiration poétique des femmes du moyen âge, légende absurde l'héroïsme de Jeanne d'Arc, mensonges les capacités politiques des grandes femmes-monarques, plagiat les œuvres des auteurs féminins, prétention ridicule la propagande théosophique toujours grandissante d'Annie Besant etc., etc. La femme n'a qu'un cerveau inférieur, son rôle est celui d'un sous-ordre.

Dans l'ascension vers l'idéal supérieur, elle est à l'homme ce qu'est l'Alpenstock au voyageur qui veut grimper les cimes des montagnes, *rien de plus*. Elle accompagne et complète, mais n'est rien par elle-même. Ayant été frustrée au point de vue du cerveau, elle ne peut égaler l'homme pendant son incarnation terrestre.

Mais alors pourquoi y vient-elle?

Ce n'est donc pas pour évoluer comme lui, au moyen de son libre arbitre, de sa vocation *librement* choisie, selon ces capacités innées et développées à travers ses existences diverses? Et ainsi tout ce qu'Allan-Kardec nous a enseigné, tout ce que les nombreux instructeurs invisibles nous ont répété par la suite, ne serait que des paroles en l'air? Ou bien M. Philippe ne connaîtrait-il du spiritisme que les tables tournantes?

Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il parle de l'incompatibilité du spiritualisme avec le féminisme et raille les hommes généreux qui s'intéressent au rôle de la femme, il ne suit pas les enseignements des esprits supérieurs qui se sont manifestés et ne montre pas davantage qu'il a conscience du terme « féminisme », car sans cela il se serait abstenu de parler comme il l'a fait.

CLAIRE GALICHON.

AUTRE CLOCHE

A propos d' « Eve réhabilitée ».

M. Eugène Philippe, vice-président de la Société française des études et phénomènes psychiques, cite ma modeste personnalité à côté du nom glorieux de Léon Denis dans un article publié sous le même titre que porte celui-ci, dans le numéro de juin de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*.

Je dois cet honneur au fait d'avoir parlé du récent livre de Mme Claire Galichon *Eve réhabilitée* en même temps que M. Léon Denis et en unité de vue et de conviction avec ce grand apôtre spirite.

M. Philippe, quoique homme d'esprit — nous en avons eu la preuve dans *Autre cloche* — ne paraît pas avoir vu d'un œil sympathique que je me sois permis de vanter l'œuvre féministico-spiritualiste d'une sienne compatriote ; cependant, à moins qu'il ne méprise la phisolosophie des esprits — ce qui serait surprenant, étant donné ses qualités ci-dessus énoncées — il devrait comprendre que l'étude de pareils ouvrages a sa place marquée dans les revues qui développent les enseignements d'Allan-Kardec.

Mais procédons par degrés et voyons en quoi consistent les arguments adoptés contre *Ève réhabilitée* et le féminisme en général.

***

Le son de l' *Autre cloche* se réduit aux propositions suivantes :

« La femme égale de l'homme ! Oh ! la belle théorie ! Mais combien fausse ! Mme Galichon pose un axiome très séduisant au premier abord. Elle nous dit : « Le corps n'est que l'enveloppe de l'esprit. Il n'est qu'une modalité de l'être, puisqu'il disparaît avec la mort. Q'importe le sexe qui pour un même esprit peut être différent dans deux incarnations différentes. »

« Mais il n'est pas ainsi. L'esprit ne peut se manifester au dehors qu'en se servant du corps. La plus belle intelligence dans un corps malade restera lettre morte pour les autres hommes et ne sera perçue que dans une autre existence quand elle se trouvera dans un corps sain. Le corps a donc une importance considérable. »

Maintenant M. Philippe donne libre essor à son inextinguible verve et ajoute :

« Va-t-on m'objecter : oserez-vous comparer le corps charmant et délicat de la femme au corps grossier et fort peu gracieux de l'homme? » « J'oserai ; non, au point de vue de l'esthétique, je serais battu d'avance, mais à tous les autres, etc., etc. » Et il se met à parler de la faiblesse physique de la femme, de ses périodiques et continuelles perturbations pour en déduire son infériorité réelle, absolue.

Un peu plus loin, avec beaucoup d'humour et peu de galanterie, il compare le corps masculin à un Stradivarius et le corps féminin à un violon de bazar, pour conclure finalement de la façon suivante : « Le jour où la femme se sera posée en rivale de l'homme, celui-ci refusera de se soumettre à son influence et elle refusera de son côté les salutaires conseils qu'il pourrait lui donner. »

***

J'avoue qu'arrivé à la fin de l'article je fus assailli par un doute ; je me demandai si M. Philippe a, oui ou non, lu *Ève réhabilitée* et le livre qui le précède *Amour et Maternité*, ces deux volumes qui forment une œuvre unique et indivisible? S'il avait lu ces deux livres, il se serait aperçu que le féminisme de Claire Galichon est la déduction logique de l'idée spiritualiste et pas autre chose, point qui fut relevé par Léon Denis, Algol O. Courrier, P. Verdad, etc., et que je n'ai cessé de faire ressortir autant, dans mon article de la *Revue Spirite* que dans les revues et journaux italiens. Je ne voudrais pas me répéter ; je me bornerai donc à l'argument principal que voici :

Les âmes n'ont pas de sexe et si toutes les créatures sont égales devant Dieu, elles ont toutes les mêmes droits.

Et c'est cette vérité si simple qui est le point de départ du féminisme spiritualiste. Or, l'importance du livre de Mme Claire Galichon est dans cette conception initiale sans laquelle l'égalité des droits de l'homme et de la femme ne peut se comprendre, *encore moins se prouver*.

M. Philippe s'arrête à la surface du débat et continue la vieille équivoque du féminisme se confondant avec la masculinisation de la femme. Cette équivoque lui donne le droit facile d'écrire des choses gracieuses, en lançant les mots spirituels de « corset droit, jupe fourreau et chapeaux aéroplanes »

Mais, méfiez-vous, monsieur, ces saillies n'ont pas même l'avantage de la nouveauté. Déjà longtemps avant votre grand Molière, Aristophane avait dit des choses encore plus hardies et mordantes dans ses comédies. Lysistrata, Tesmoforiazuse et Zélésiazuse, écrites 400 ans avant Jésus-Christ. Toutes ces comédies se rapportent à la caricature des femmes prétentieuses ; elles n'ont rien à voir avec le féminisme spiritualiste et éminemment rationnel

de Mme Galichon. Soyez certain, monsieur, qu'on peut être de l'opinion d'Aristophane et de Molière et souscrire aux caricatures de Gavarni et de Robida, tous deux féministes avérés.

Quand en 1830 l'immortelle George Sand se promenait dans Paris en habit masculin, elle ne faisait pas du féminisme, mais une chose simplement comique !

La thèse de l'immoralité, de la morale double qui inclut virtuellement la solution de tous les problèmes féministes, est quelque chose de plus haut !

Envisagé sous ce point de vue, le féminisme perd son caractère apparent de revendication absurde et devient une question de justice et de morale générale.

Toutes les questions ardues, inhérentes à l'amour, à la maternité, à la filiation, au mariage, développées dans *Amour et Maternité* et *Ève réhabilitée* s'attachent à cette proposition initiale et les résolvent.

Elles en sont le Leimotiw incessant et cependant, vous, monsieur, vous ne paraissez pas vous en être aperçu, puisque vous confondez le féminisme de Mme Galichon avec une vulgaire théorie de masculinisation et enfin, vous arriverez à en faire une satyre tout en paraphrasant l'auteur comme nous le faisons nous-mêmes, ses compagnons et associés d'idéal et de foi !

Mais à part les arguments que vous tirez de votre confusion du féminisme d'avec la masculinisation, vos idées antiféministes résultent, semble-t-il, de votre conviction de l'infériorité physique et morale de la femme. Il me faudrait trop de temps et de place pour vous convaincre de votre erreur par la victoire de la science sur ces préjugés anciens. D'ailleurs, vous n'avez qu'à lire les pages 54, 55 et les suivantes d'*Ève réhabilitée* pour voir que vous n'êtes pas d'accord avec les plus grands savants modernes. Il en est de même de vos conceptions morales au point de vue de l'Histoire politique, littéraire, scientifique. Tous ces arguments ont été réfutés avec preuves à l'appui dans les livres de Mme Galichon ; je n'y ajouterai que cette simple réflexion : Si pour vous, monsieur, toutes les femmes héroïques et célèbres de l'Histoire, depuis Sémiramis jusqu'à Jeanne d'Arc et autres, sont des créatures inférieures, intellectuellement et physiquement, à cause de leurs perturbations périodiques, vous devrez forcément arriver au paradoxe de la supériorité *du nègre Johnson*, le vainqueur du pugilat américain, sur Alfred de Musset, neurasthénique et souffrant.

Non, monsieur, méditez les paroles d'Alexandre fils, dans *Les femmes qui tuent et les femmes qui votent*, quand vous déniez le vote politique à George Sand pour l'accorder à son perruquier ! Il est vrai qu'il y a peu de George Sand, mais pas moins vrai, *beaucoup de perruquiers !*

En somme, la conclusion de l'*Autre cloche* se résume à ceci :

Qu'on se garde de laisser Égérie se présenter aux élections ; qu'il lui suffise d'inspirer Numa.

Mais, si Égérie est capable d'inspirer le vote, ne serait-elle pas capable d'écrire son bulletin ?

F. ZINGAROPOLI.

Naples, 52, Vico San Spirito.

L'histoire de la philosophie

(*Suite.*)

Sans perdre de vue les grandes idées de Dieu et de l'humanité, il introduit dans la science les notions du temps, de l'activité, de la lutte, qui favorisent les combats de la vie et annoncent le choc des civilisations pour le triomphe de la vérité. Ses tendances sont plutôt dualistes qu'unitaires ; mais ce *dualisme* est loin d'être absolu à sa source, comme il le devint plus tard dans les doctrines qui subirent son influence.

Le principe de toutes choses est *Zervane-Akerene*, le temps sans bornes, l'Éternel, l'Incréé, Dieu qui sait tout et conduit tout vers sa fin. De Dieu procèdent deux êtres contraires : *Ormuzd*, le génie du bien, de l'ordre et de la lumière, et *Ahriman*, le génie du mal, de la discorde et des ténèbres. Ces deux puissances du jour et de la nuit créent, à leur tour, les anges et les démons, les choses utiles et les êtres nuisibles ; elles sont rivales et cherchent à s'arracher les créatures, pour les sauver ou pour les perdre.

L'homme doit imiter Ormuzd, résister au mal par l'action et la prière, le vaincre dans sa propre vie et dans la vie de ses semblables, car les hommes sont égaux et les fidèles ne forment qu'une seule famille, au sein de laquelle doit régner la charité. Point de castes dans le mazdéisme. Celui qui pratique le bien montera dans le ciel et vivra avec les anges sous l'empire d'Ormuzd ; mais celui qui est impur et méchant descendra dans l'enfer et vivra avec les démons sous la loi d'Ahriman. Cependant la lumière l'emportera un jour sur les ténèbres. Les méchants ne sont punis que pour un temps ; tous les hommes seront à la fin revêtus de corps immortels et jouiront de la félicité. L'enfer sera détruit et Ahriman se prosternera devant Ormuzd. Telle est la pure croyance des anciens Perses, exposée dans le *Zend-Avesta*.

La religion des *mages* s'étendit, par la conquête, sur toute l'Asie occidentale et subsiste encore chez les *Parsis* dans l'Inde. Les Juifs y furent initiés pendant la captivité de Babylone, et plusieurs éléments de la religion maz-

déenne pénétrèrent par ce courant dans le mosaïsme et dans le christianisme. Le Sabéisme populaire ou le culte des astres est une dégénérescence du culte de Zoroastre.

Du reste de l'Orient nous ne connaissons rien de bien précis.

***

Passons à la *Grèce*. Ici le contraste est frappant : nous avons un développement philosophique libre, régulier, universel, indépendant de toute révélation et de tout livre sacré.

La philosophie repose donc sur sa propre base; elle est nettement distincte de la religion, elle ne doit rien au polythéisme officiel; elle emprunte seulement aux mystères orphiques le dogme de la métempsycose, supérieur à la croyance populaire des ombres de l'Hadès; elle tend, dès l'origine, vers le monothéisme; elle se manifeste enfin comme *rationalisme* pur. Son indépendance et son développement organique attestent en même temps son originalité.

La philosophie grecque n'est pas un écho de l'Orient, mais un produit indigène, né sur le sol de la Grèce. L'Orient n'a exercé sur elle qu'une influence indirecte et lointaine, en fécondant le génie des populations helléniques à leur berceau.

Nous distinguons trois époques dans le développement de la philosophie grecque. A la période de *formation* appartiennent une série d'écoles philosophiques, qui placent le principe des choses tantôt dans les éléments de la nature, tantôt dans les nombres ou dans l'esprit, selon les tendances des deux races helléniques. Le caractère *ionien* est expansif, extérieur, mobile, porté vers l'observation ; le caractère *dorien*, concentré, intime, sévère, enclin à la contemplation.

Ces traits se conservent dans les écoles antérieures à Socrate et leur donnent une certaine teinte réaliste ou idéaliste. Au point de vue géographique, les écoles marchent de la périphérie ou des colonies vers le centre et finissent par se réunir à Athènes. Au point de vue des objets de la pensée, elles gravitent de l'ontologie vers la psychologie et arrivent successivement à la conscience d'elles-mêmes. A la période de *maturité* de la philosophie grecque se rattachent les écoles socratiques, surtout les systèmes de *Platon* et d'*Aristote*, expression la plus complète du génie national des Hellènes. Enfin la période de *déclin* embrasse les écoles de *Zénon* d'*Épicure*, d'*Énésidème;* la philosophie prend un caractère cosmopolite : elle déborde de la Grèce sur le monde entier. La pensée grecque, depuis ses origines jusqu'à son épuisement, suit donc les phases d'un être vivant et marche de front avec la civilisation.

Trois écoles principales se forment avant Socrate : *L'école ionienne*, fondée par *Thalès* de Milet, dans l'Ionie, vers 640 avant notre ère, est naturaliste ; c'est un essai de cosmogonie qui explique la formation de l'ensemble des choses, soit par l'évolution interne d'une matière animée ou vivante, l'eau, l'air, le feu, soit par la séparation mécanique des éléments contenus dans la substance primitive. Cette dernière explication, développée par *Lucippe* et *Démocrite*, donne naissance à la théorie atomique qui fait consister l'essence de toutes choses dans les diverses combinaisons des atomes et du vide opérées par le mouvement.

L'*école italique*, fondée par *Pythagore* de Samos vers 580 avant l'ère chrétienne, est une tentative de construction mathématique du monde où la nature et le rapport de tous les êtres, de Dieu et de l'Univers, des âmes et des corps sont exprimés par des nombres, des figures et des proportions. Les nombres eux-mêmes ont pour principe l'unité ou la *monade*, les dix premiers nombres ont des vertus merveilleuses, surtout le nombre 10 ou la décade. Dieu est l'unité absolue et primordiale, la *monade des monades ;* l'âme est un nombre qui se meut lui-même ; la matière est la *dyade* (*dualité*) *indéfinie*, principe du mal ; le monde est harmonieusement ordonné.

Pythagore enseignait aussi la *métempsycose animale* ; c'est pour ce motif qu'il proscrivait l'usage des viandes.

Il se souvenait d'avoir été autrefois Hermotime, Euphorbe et un Argonaute. Il reconnut dans le temple de Delphes le bouclier qu'il portait pendant la guerre de Troie lorsqu'il était Euphorbe.

Parmi les philosophes grecs, Pythagore fut le plus savant et le plus illustre. Maître en toutes sciences de l'époque : mathématiques, médecine, physiologie, astronomie, il dépassa à un tel point son siècle et l'antiquité elle-même, que son système, ébauche grandiose de ceux de Copernic et de Galilée, anticipa de deux mille ans, sur les découvertes de la science moderne.

Le génie de Pythagore influa beaucoup sur celui des plus éminents philosophes des âges postérieurs.

L'école éléatique, fondée par *Xénophon* vers 540 avant l'ère chrétienne et continuée par *Parmenide d'Élée*, dans la Grande-Grèce est idéaliste. Dieu est l'être pur, immuable, indivisible, qui remplit tout l'Univers ; tout est en Dieu, et Dieu est identique à la pensée ; rien ne change, rien ne se meut, rien n'est multiple ; le monde extérieur n'est qu'une illusion de nos sens.

A ces diverses écoles succèdent quelques doctrines indépendantes, moins exclusives. D'après *Héroclide*, le monde est un feu qui s'allume et s'éteint périodiquement ; le feu est le principe et le symbole des choses ; tout change, tout passe, tout devient, tout est dans un flux perpétuel.

D'après *Empédocle*, le monde est formé des éléments du feu, de l'air, de

l'eau et de la terre, qui s'unissent et se séparent par la concorde et la discorde.

Anaxagore, enfin, distingue nettement les deux ordres de choses dont s'occupent les écoles antérieures. La matière est composée de parties semblables qui se mêlent et se séparent ; ainsi s'expliquent les phénomènes de la nature, mais le monde lui-même ne s'explique que par un principe supérieur, distinct de la matière ; Dieu, le *Nous*, est l'ordonnateur du monde et la cause intelligente du mouvement et de la vie. Anaxagore fut accusé d'athéisme.

Tous ces philosophes affirmaient sans rien démontrer. Leur dogmatisme devait s'évanouir au premier souffle du scepticisme. Telle fut la mission des *sophistes*. *Gorgias* enseignait que rien n'est vrai, et *Protagoras* que tout est vrai, qu'on peut également soutenir le pour et le contre, que l'homme enfin est la mesure de toutes choses ou que les choses sont pour chacun telles qu'elles s'offrent à ses sens.

C'est dans ce milieu que parut *Socrate* d'Athènes, 470-400 avant l'ère chrétienne. Socrate sentit la faiblesse des doctrines antérieures et comprit le tort qui devait en rejaillir sur la cause de la vérité, de la moralité et de la justice. Il rechercha le remède au mal et le trouva. Ajournant toute recherche ontologique sur le monde, il rappela l'esprit, le sujet de la connaissance, à la conscience de lui-même. C'est le *moi* qu'il faut analyser tout d'abord si l'on veut procéder avec méthode et arriver à la certitude. De là la fameuse formule de l'oracle inscrite sur le fronton du temple de Delphes et adoptée par Socrate : *Gnoti seauton, connais-toi toi-même ;* de là aussi le doute provisoire au sujet de ce qui est encore hypothétique et l'*ironie* à l'égard des sophistes qui se flattaient de tout savoir, et l'art d'accoucher les esprits, la *maïutique* qui consiste à tirer du fond de l'âme, par l'effet d'une dialectique habile, une foule de vérités qui sont la base de la science, de la morale et de la religion: *l'unité de Dieu, la providence, l'immortalité de l'âme et la loi des renaissances*.

L'interrogation était la forme de cette méthode. Par des questions habilement posées et graduées, auxquelles se joignaient des comparaisons tirées des objets les plus familiers, il conduisait insensiblement l'esprit d'une vérité à une autre plus élevée, d'un fait particulier à une idée générale ; par là l'interlocuteur semblait avoir trouvé de lui-même ce qui lui était enseigné. La mort héroïque de Socrate rend témoignage de la valeur de ses convictions.

La méthode de Socrate inspira ses disciples et donna naissance à des systèmes divers. L'*école cynique d'Antisthène* place le souverain bien dans la vertu, et la vertu dans l'indépendance. L'*école cyrénaïque d'Aristippe* enseigne l'art de jouir de la vie, ou fonde la philosophie du plaisir, *l'hédonisme*.

Ces deux écoles se fondent plus tard dans le stoïcisme et dans l'épicurisme. *L'école mégarique d'Enclide* s'occupe de subtilités logiques et développe la polémique. *L'école sceptique* de *Pyrrhon* insiste sur les difficultés de la science et recommande au sage de suspendre son jugement. Mais ces écoles n'ont saisi que des points partiels de l'enseignement de Socrate. La pensée du maître se manifeste enfin de la manière la plus complète et la plus brillante dans *l'école académique* (1) fondée par Platon.

Platon d'Athènes, 429-348 avant l'ère chrétienne, s'élève à un point de vue supérieur, qui lui permet d'accepter ce qu'il y a d'exact dans la doctrine antérieure et de réunir en une vaste synthèse toutes les parties théoriques et pratiques de la philosophie. Il reconnaît Dieu comme l'être de toute réalité qui n'est pas seulement l'unité pure des Éléates, sans mouvement et sans vie, ni le pur devenir en la multiplicité indéfinie d'Héraclite, sans consistance ni durée, mais le principe *un* et *absolu* de tout ce qui est, l'ordonnateur suprême qui a organisé le monde d'après les idées éternelles, la providence qui conduit tous les êtres avec sagesse, avec amour, avec justice, vers les fins de la raison.

Entre l'âme et le corps, le rapport est le même qu'entre Dieu et le monde. Le but de l'âme est de se délivrer de son enveloppe matérielle et de monter vers Dieu, son origine ; elle y parvient par l'amour, par la contemplation de l'idéal, par la réalisation des idées du bien, du beau, du juste, en un mot par l'imitation de Dieu dans la vie.

« Notre âme, dit Platon, existait quelque part avant d'être dans cette forme de l'homme. Voilà pourquoi je ne doute pas qu'elle soit immortelle. »

« Apprendre, c'est se souvenir. » « Toutes les aptitudes qui nous distinguent ne sont-elles pas dues à des travaux que nous avons effectués dans des existences antérieures ? Une aptitude qui ne porterait pas en elle la raison de son existence, serait un phénomène sans cause. L'on n'apprend bien que ce qu'on sait déjà. »

« Les sens ont pour objet les phénomènes, ce qui change, ce qui devient, ce qui n'offre qu'une image fugitive des idées et ne sert qu'à en provoquer la réminiscence ; la raison a pour objet les idées, ce qui est, ce qui exprime l'essence éternelle et immuable des choses.

« Comme les sens perçoivent le monde visible, la raison saisit le monde intelligible en lui-même par une intuition directe des idées. »

La discussion des idées ou la dialectique est le chef-d'œuvre de Platon. Ses dialogues et ses maximes, où l'art s'allie à la pensée philosophique, sont admirables.

(1) Ainsi appelée parce qu'elle fut fondée dans les jardins d'*Académus* par Platon qui y réunissait ses disciples.

La partie la plus défectueuse de sa doctrine est la science sociale. *La république* de Platon n'est qu'une organisation de la société idéale selon le principe de la communauté, d'après l'esprit du panthéisme.

Aristote, de Stagire, 384-322 avant l'ère chrétienne, suivit les leçons de Platon, fonda l'*école péripatéticienne* et devint, en 343, le précepteur d'Alexandre le Grand.

Aristote est, à la fois, le continuateur et le contradicteur de son maître. A vrai dire les deux doctrines se soutiennent et se complètent.

Aristote reconnaît également Dieu comme l'être de toute réalité, comme le principe de l'existence et de la connaissance, comme la raison première et la fin dernière de toutes choses, comme la cause du mouvement, comme l'être souverainement sage, bon, juste, qui a éternellement conscience de lui-même. Mais il se sépare de Platon sur la question des idées et de leur rapport avec les choses sensibles. Les idées, dit-il, ne sont pas une réalité étrangère que Dieu ajoute du dehors à la matière ; elles sont dans les êtres mêmes, elles sont leur essence et leur force, et la vie des êtres consiste, par le passage de la puissance à l'acte, à réaliser cette essence, à arriver à cette forme, comme à leur but interne. La force divine ne se sépare pas du monde sensible, mais agit à l'intérieur. C'est le point de vue de l'immanence substitué à celui de la transcendance.

De là des conséquences toutes nouvelles. Le monde sensible n'est plus un objet de dédain pour la raison ; le corps a sa valeur, l'individualité est le point de départ de la spéculation. La réhabilitation de l'observation agrandit la partie analytique de la science et y fait rentrer toutes les sciences naturelles. Elle nécessite ensuite un changement de méthode. Il faut procéder de l'individuel en général par voie d'abstraction et d'induction ; il faut remonter des faits aux principes particuliers de chaque science, jusqu'à ce qu'on arrive au principe universel de l'être, en tant qu'être.

Aristote a esquissé toute cette partie ascendante de la science, si négligée par Platon, avec une incomparable sûreté de vues. Il a introduit le même esprit d'observation dans la psychologie, la rhétorique, la morale et la politique.

Après Aristote commence le déclin de la philosophie et de la civilisation grecques. La spéculation cède le pas aux recherches de la vie pratique, et le scepticisme pénètre peu à peu dans les esprits.

(*A suivre.*)

GÉNÉRAL H. C. FIX

Madame Annie Besant et les phénomènes psychiques

Intéressant rapprochement du Spiritisme et de la Théosophie.

Tout serait à citer dans les conférences de Mme Annie Besant. Nous nous bornerons à l'essentiel et cela suffira à établir l'importance très grande que la présidente de la Société Théosophique attache à la partie expérimentale sérieusement conduite.

Mme Besant fait allusion au phénomène historique qui entraîne successivement la déviation, puis la décadence des influences religieuses. « Cela est inévitable, dit-elle, c'est le résultat du cours du temps et la nécessité du retour périodique de nouvelles effusions spirituelles. »

Il y a en effet comme un flux et un reflux perpétuel de l'involution divine et de l'évolution humaine. C'est comme la respiration spirituelle de l'humanité. Or la Société Théosophique est « le plus récent de ces mouvements spirituels ». Et déjà, dit Mme Besant (1) « nous voyons se reproduire en une très courte période la même série de faits qui caractérisa les religions du passé. Ici comme là, une masse considérable de phénomènes dans les premiers temps ; H.-P. Blavatsky vivait au milieu d'une atmosphère de phénomènes et ceux qui l'approchaient se trouvaient environnés de phénomènes de tous genres. Vous pouvez voir le résultat de cette première discipline chez notre feu président, le colonel Olcott, pour qui les phénomènes, au sein de la Société Théosophique étaient choses les plus naturelles du monde. Il en parlait sans aucune hésitation, il ne tarissait pas du récit de ceux dont il avait été témoin. Vous vous rappelez combien il y pensait, lorsqu'il était ici, quel plaisir il éprouvait à raconter ses premières expériences et à montrer les objets matériels fabriqués phénoménalement dans les premiers temps. On ne peut lire ses *Feuilles d'un vieux journal* sans être frappé par cette production journalière de phénomènes. » — (*A suivre.*)

***

Nous sommes heureux de signaler l'initiative prise par l'**École de la Paix**. Quinze mille signatures y ont déjà répondu et nos frères en conviction ne peuvent manquer de s'y intéresser.

Il s'agit d'une pétition dont voici le texte :

Considérant la progression croissante de la criminalité (adultes et jeunesse

(1) *Les Maîtres*, p. 117.

des deux sexes); considérant le développement interne de la photographie criminelle faite sous le faux prétexte d'information ou de divertissement et qui « ne constitue en rien une liberté d'opinion pour la Presse », mais bien « une dangereuse atteinte à la liberté et à la tranquillité publiques par la suscitation aux meurtres de toutes natures » :

Les soussignées et soussignés adressent leur protestation à M. le Garde des Sceaux et à MM. les membres de la commission spéciale qui sera nommée au Sénat et prient les pouvoirs publics de favoriser au plus vite tous projets ayant pour but de protéger la moralité de la rue et de prévenir ainsi les crimes multiples dont cette imagerie néfaste est en grande partie responsable.

Des feuilles de pétition sont à la disposition des signataires au secrétariat de l'École de la Paix, 28, boulevard Saint-Marcel (le directeur possède une superbe (?) collection de revues, d'affiches sanglantes dont la suggestion criminelle est incontestable) et à la Société Universaliste, 86, boulevard de Port-Royal.

PAUL NORD.

Lettre à Marc SANGNIER sur l'Évangile

Par ALBIN VALABRÈGUE

Sous ce titre M. Valabrègue a fait paraître une brochure dans laquelle il s'évertue à opérer la conciliation entre le catholicisme et le spiritisme.

Et, à cet effet, il se base sur certains passages des Écritures qu'il interprète à sa façon. Toutefois, il a soin de ne citer que ceux qui peuvent le mieux convenir à sa thèse. De cette manière on peut leur faire dire ce que l'on veut.

Il est aisé de tout voir dans la Bible, cet arsenal si commode pour toutes les thèses, en s'y prenant, par exemple, comme saint Augustin, qui a vu tout le nouveau testament dans l'ancien. Selon lui, le sacrifice d'Abel est l'image de celui du Christ. Les deux femmes d'Abraham sont la Synagogue et l'Église; un morceau de drap rouge exposé par une fille de joie qui trahissait Jéricho, signifie le sang de Jésus-Christ; le serpent d'airain représente le sacrifice de la Croix; les mystères mêmes du Christianisme sont d'après lui, annoncés dans l'ancien testament: la manne figure l'Eucharistie, etc., etc (Saint Augustin. *Serm.* 78 et *Exp.* 157.)

Je suis curieux de savoir quelle interprétation M. Valabrègue donne aux passages suivants de l'Évangile : « *Celui qui ne hait point son père, sa mère,*

sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, ne peut être mon disciple ». (Luc. XIV, 26.)

« *A ceux qui ne sont pas mes disciples, je parle en paraboles, afin qu'en voyant ils voient et n'aperçoivent point, et qu'en entendant, ils entendent et ne comprennent point, de peur qu'ils se convertissent et que leurs péchés leur soient pardonnés.* » (Marc. IV, 11 et 12.)

Le vin étant venu à manquer aux noces de Cana, la mère de Jésus lui dit : « *Ils n'ont point de vin. Et Jésus lui répondit* : « FEMME, QU'Y A-T-IL DE COMMUN ENTRE TOI ET MOI? » (Jean. II, 2, 3, 4.)

« *Comme l'éclair sort de l'Orient, et se fait voir jusqu'à l'Occident, il en sera de même de l'avènement du fils de l'homme. Or après l'affliction de ce jour-là,* LE SOLEIL DEVIENDRA OBSCUR, LA LUNE NE DONNERA PAS SA LUMIÈRE ET LES ÉTOILES TOMBERONT DU CIEL (1). (Matth. XXIV, 27 et 29.)

Je vous dis en vérité QUE CETTE GÉNÉRATION NE PASSERA PAS QUE TOUTES CES CHOSES N'ARRIVENT. (Matth. XXIV, 34. Luc. XXI, 32.)

« *Quand le fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous les saints anges, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire* ;

« *Et toutes les nations seront assemblées devant lui, et il séparera les un d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs* ;

« *Et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.* ET CEUX-CI S'EN IRONT AUX PEINES ÉTERNELLES, MAIS LES JUSTES S'EN IRONT A LA VIE ÉTERNELLE. (Matth. XXV, 31, 32, 33, 46.)

Je partage quant à moi sur les Écritures l'avis du philosophe Spinoza, qui écrit :

« LA BIBLE N'EST QU'UN NEZ DE CIRE QU'ON TOURNE ET FORME COMME ON VEUT ; UNE LUNETTE OU UN VERRE AU TRAVERS DESQUELS UN CHACUN PEUT VOIR JUSTEMENT CE QUI PLAÎT A SON IMAGINATION ; UN VRAI BONNET DE FOU QU'ON AJUSTE ET TOURNE A SA FANTAISIE EN CENT MANIÈRES DIFFÉRENTES APRÈS S'EN ÊTRE COIFFÉ. » (Spinoza. *Tractatus théologico-politicus.*)

Parlons maintenant de la morale du Christ.

Les préceptes de la morale la plus élevée ont été enseignés dès la plus haute antiquité ; les églises chrétiennes ont donc le plus grand tort d'en revendiquer la paternité, Jésus a donné à ces préceptes des formes saisissantes, et surtout il les a mises en pratique ; mais il n'a pas eu le monopole

(1) M. Valabrègue, qui croit à l'inspiration des Écritures, va peut-être se trouver embarrassé par cette question : Comment le Christ n'a-t-il pas su que les étoiles ne peuvent tomber sur la terre, sur ce grain de poussière qui gravite lui-même autour du Soleil et n'atteint pas la millionnième partie de son volume ? Comment le Christ n'a-t-il pas prédit qu'un jour un *mécréant* du nom de Galilée serait persécuté par l'Église, pour avoir soutenu que la terre tourne autour du soleil, et que la Sainte Église, après s'être obstinée dans son erreur pendant deux cent un ans, cessait en 1835 seulement de condamner la doctrine de la rotation de la terre ?

de ces sublimes vérités : *elles ont de tout temps été gravées dans la conscience de l'humanité.*

« *La loi morale*, écrit M. Emmanuel Vauchez, ne dépend ni du Bouddha, ni de Moïse, ni de Jésus, ni de Mahomet. Elle est plus vaste que les cathédrales, plus haute que les mosquées, plus large que les synagogues. Elle procède de la conscience humaine : chaque être en porte l'embryon dans son cœur. » (Emmanuel Vauchez. *La Terre.*)

M. Valabrègue ne croit pas à la toute puissance de Dieu, parce qu'il n'empêche pas le mal.

Dieu est *infini ;* or l'idée de l'infini exclut celle de deux ou plusieurs infinis. Deux ou plusieurs infinis se limiteraient réciproquement et, par là même, ne seraient pas infinis. Dieu ne peut donc se reproduire lui-même, c'est-à-dire former des êtres semblables à lui. De là, nécessité de limites et l'imperfection pour les créatures.

— De même que la nature n'a pas reçu sa forme actuelle tout d'un coup, mais après une série d'évolutions, de même le genre humain est conduit à sa condition finale et régulière par une suite de transformations dont le temps est l'élément nécessaire. En d'autres termes, l'idée d'un Être sage gouvernant l'Univers implique celle du progrès dans l'humanité, et les évolutions qui s'opèrent dans son sein sont les phases d'une éducation qui se poursuit à travers les âges, destinée à amener la pleine et parfaite réalisation de l'ordre divin dans le monde moral.

Tout s'améliore, tout se transforme. La somme du bien s'augmente sans cesse et la somme des maux s'amoindrit. Le mal, c'est la situation d'infériorité, c'est l'échelon précédant la phase transitoire que traversent les êtres dans leur ascension vers un état meilleur.

— Mais Dieu aurait pu cependant, s'il est tout-puissant, épargner à l'homme la souffrance, les infirmités, la décrépitude ? me répondrait sans doute M. Valabrègue.

— Non, à moins de couvrir la terre de routes, de chemins de fer, de villes, la mer de vaisseaux, et de donner à l'homme l'instinct d'utiliser toutes ces choses et de s'en servir. En agissant ainsi, Dieu se fût-il montré bon envers le genre humain ? Non certes ; car n'ayant rien à inventer, rien à créer l'intelligence nous devenait inutile, et Dieu ne nous en eût point dotés. Nous n'eussions pas été ses associés et les continuateurs de son œuvre ; le rôle de l'homme ne possédant que l'instinct eût été analogue à celui du castor ou de l'abeille. Ce rôle lui eût donné le bonheur sans doute, mais un bonheur relatif. Il eût ignoré les jouissances que procurent les inventions, les découvertes, les perfectionnements et les beaux-arts ! Semblable aux animaux nos frères inférieurs, il n'eût commandé ni à eux, ni aux forces de la nature ; qui de nous envierait un pareil bonheur ?

Le mal peut se diviser en deux catégories : le *mal physique* et le *mal moral*. Jetons un rapide coup d'œil sur chaune d'elles pour en découvrir les causes et l'utilité.

Dieu ne pouvait soustraire l'homme aux *privations*, puisque, alors, satisfait de la plus chétive condition, il eût croupi dans l'inertie et fût demeuré éternellement dans la sauvagerie, sans se mettre en peine ni en mesure de remplir sa tâche ; les privations ont été et sont encore les plus énergiques stimulants pour faire progresser l'homme ; c'est pour se soustraire à leurs atteintes qu'il invente, améliore, perfectionne toutes choses. « La nécessité, dit le proverbe, est la mère de toute industrie. »

L'homme est donc un être doué d'intelligence et que les *privations* rendent plus intelligent encore. Il accomplit des travaux sans nombre qui multiplient ses jouissances et le préparent au développement de ses facultés physiques et morales, de manière que, sans s'en douter, et en dépit de lui-même, sa route se trouve forcément tracée dans un sillon progressif qu'il lui faut poursuivre jusqu'au bout.

Dieu ne pouvait épargner aux hommes les *maladies*, effets prochains ou éloignés des privations, des chagrins et des excès de tous genres. Ne pouvant nous les épargner, il les utilisa en les faisant servir au progrès ; les maladies en effet incitent l'homme à étudier les minéraux, les végétaux, les plantes, l'air, les eaux, les phénomènes atmosphériques ; elles le poussent à méditer sur le jeu de ses organes et leurs fonctions ; elles ont créé l'anatomie et les autres sciences concernant l'homme et sa nature.

Les *volcans* sont les soupapes nécessaires à la régularité du fonctionnement interne de la terre. Les *éruptions volcaniques*, qui causent tant de terribles désastres, forcent les peuples à confesser leur solidarité et les engagent à étudier les phénomènes qui s'accomplissent dans l'épaisseur de la croûte terrestre.

Les *épidémies* leur commandent de purger la terre des foyers pestilentiels, en quelque lieu qu'ils se trouvent. Les *naufrages*, les *tempêtes*, les *contagions*, les *incendies*, les *épidémies*, etc., conduisent les nations civilisées aux portes du *garantisme* par les sociétés d'assurances.

Les *disettes* les engagent à former des sociétés pour la consommation. Il n'est pas jusqu'aux chenilles et aux chardons qui ne prêchent la solidarité et les avantages de l'association.

Les redoutables *météores atmosphériques* contribuent aussi au développement de l'intelligence ; chaque jour ils invitent l'homme à demander à la science les moyens de conjurer leurs ravages et à l'association ceux de les conjurer.

Pour armer les navires contre la fureur des *tempêtes*, on fit de profondes recherches en physique et en mécanique ; pour soustraire les habitations aux

coups de foudre et les récoltes à ceux de la *grêle*, la physique trouva le *paratonnerre* et elle trouvera sans doute bientôt le *paragrêle*.

Aux *débordements* du Nil on doit, dit-on, la géométrie et, sans les *inondations* dévastatrices causées par les débordements des grands fleuves, on eût vraisemblablement tardé encore à étudier l'influence des forêts sur la distribution des eaux et des climatures; ainsi les grandes perturbations de la nature révèlent à l'homme sa puissance, et les succès obtenus lui en promettent de plus importants encore.

Voilà certes de précieux avantages, de féconds enseignements que l'homme retire des choses et des êtres considérés par lui comme mauvais, parce qu'ils causent des dommages et des souffrances, mais ce ne sont pas les seuls ; en lui montrant qu'il y a une multitude de choses nuisibles dont nous pouvons tirer profit, en nous faisant voir, par exemple, que les poisons les plus violents se changent, quand nous le voulons, en remèdes salutaires, l'expérience nous provoque à de nouvelles recherches sur la propriété des choses.

(*La suite au prochain numéro.*)

GÉNÉRAL H. C. FIX.

Les forces subtiles de la nature

DE RÂMA PRASÂD (1)

Le livre de Râma Prasâd que vient de traduire M. Émile Desaint est un des plus importants qui aient paru dans ces dernières années.

Depuis longtemps la critique occidentale s'efforce de pénétrer les forêts merveilleuses de la pensée indoue. Avec ses méthodes précises, elle a pratiqué des coupes sombres dans ces lumineuses végétations de symboles : un à un, elle les a pris et abattus, s'acharnant à atteindre, en éclaircissant leurs touffues images, jusqu'au cœur de ce rêve embrasé, jusqu'à l'âme de cet amour du divin, dont, en l'assombrissant et le desséchant, les grandes civilisations sont descendues.

Les commentaires occidentaux des *Écritures* de l'Inde ont été aussi nombreux que ceux qui entourèrent les *Écritures* du Judaïsme. Mais ils aboutirent tous à une sorte de renonciation préalable, comme si le chiffre initial de cette vaste figuration de l'univers était à jamais perdu. On s'est, ainsi,

(1) Trad. de l'angl. par Émile Desaint. Volume de luxe, in-18 jésus. Prix 3 fr. 50, port en sus.

peu à peu accoutumé à considérer l'Inde comme uniquement abordable par un acte de foi ou d'imagination, la raison devant renoncer à démêler, dans leurs détails et leurs nuances, les conceptions qui ont inspiré ses fables gigantesques. L'Indianisme est devenu matière d'érudition, source de poésie, objet de croyance : des linguistes et des paléographes se sont attachés à ses emblèmes ; des poètes ont contemplé, de loin, par delà les temps, le magique spectacle de ses constructions compliquées ; devant les statues de ses dieux, devant l'architecture monumentale sortie de ses ferveurs, d'obscures crédulités se sont mises en prières, comme devant des sphinx hallucinants et inexorables. Mais tout contact véritable a cessé entre notre vie et cette vie dont le sens était inaccessible.

Les conséquences d'un pareil éloignement ont été incalculables : c'est toute une partie de la tradition de l'Occident et la plus profonde, qui s'est trouvée abandonnée ! On s'est arrêté pour la religion à la Bible, pour la science à la Grèce, pour l'expression des idées, à l'hérédité gréco-latine. Et de là sont nés ces préceptes de rationalisme simplifié, et d'anthropomorphisme exclusif qui ont assujetti et assujettissent encore les travaux de l'esprit en Europe. Rentrée dans l'indiscernable, la grande aïeule se dérobait à ses fils, incapables d'entendre ses enseignements.

Le livre de Râma Prasâd vient corriger, aujourd'hui, les conclusions de l'exégèse occidentale. Il vient nous dire quel sacrilège commettent les Occidentaux, que les vicissitudes de l'histoire ont tournés vers des habitudes et des formules différentes, en se résignant à n'admirer dans les monuments spirituels de l'Inde que les élans fiévreux d'un lyrisme primitif. Lui, qui par sa sculpture et son atavisme connaît la clé de cet exubérant langage, il s'ingénie à nous la rendre, et il nous invite à rouvrir avec elle le passage secret qui relie ces vieilles paroles immortelles aux paroles les plus récentes que nos intelligences aient conçues et nos bouches, exprimées.

Tel est le rôle considérable réservé à cet ouvrage. Tel est le retour salutaire qu'il va imposer à nos réflexions.

Râma Prasâd a pris, pour occasion de son exposé, le livre sanscrit intitulé : *La science du souffle et la philosophie des Tattvas*. Ce livre est traduit à la fin du volume.

Toutefois, reconnaissant lui-même, dans sa préface, que tel qu'il est, mis entre les mains des Occidentaux, il fût demeuré inintelligible, il est intervenu et il a écrit les *Forces subtiles de la nature*, qui sont, placées devant le livre afin de l'éclairer à nos yeux, une adaptation moderne de la *Science du Souffle*.

Mais, il n'a rien inventé, il n'a rien innové : il s'est contenté d'élargir et de diviser, d'après les procédés de la dialectique actuelle, l'amalgame condensé et luxuriant de l'œuvre originale. C'est, disons-le, en passant, un exemple

que les savants Indous modernes devraient suivre. En tête la version modernisée permettant de lire ensuite le texte lui-même, sans risque d'en subir le vertige ténébreux.

Et ce secret, cette théorie des souffles évoluant dans l'univers et évoluant dans l'homme, s'y différenciant, obéissant à une imprescriptible mathématique qui règle tous les phénomènes, cette conception des Tattvas tournant autour de leurs centres, les Nadis placés en toutes choses, quel n'est pas notre émerveillement de découvrir qu'ils coïncident avec les dernières explications de la science moderne !

Ainsi le mouvement, les ondes vibratoires, par lesquels on essaye, aujourd'hui, de rendre raison de toutes les formes et de toutes forces, l'Inde les avait adoptés, par avance, comme la justification la plus exacte de nos légendes et de son sentiment religieux ! Ainsi, cette Inde muette et incompréhensible avec qui nous avions perdu contact, voici que nous la retrouvons dans nos laboratoires, autour de nos cornues et de nos tableaux noirs !

Quel bouleversement dans les coutumes de la science historique ! Le livre de Râma Prasâd renoue la tradition que l'on désespérait de rejoindre. Et n'est-ce pas une coïncidence singulière que cette résurrection de la science de l'Inde se produise, précisément, au moment où, à la science moderne, les esprits inquiets cherchent de nouvelles bases métaphysiques, avides de lui associer, hors des vieux dogmes épuisés, une foi plus large et plus universelle ? Cette foi, s'appuyant à la science, ne faisant qu'une avec elle, l'Inde nous apprend ce qu'elle peut être. Car, dominé par le souci de Dieu continuellement présent dans l'esprit des Indous, ce n'est pas seulement une physique et une chimie générale que nous expose Râma Prasâd, c'est aussi une psychologie, une morale et une religion. Si notre physique et notre chimie ressemblent si bien à celles des Tattvas, pourquoi une psychologie, une morale et une religion analogues ne se grefferaient-elles pas sur elles ?

Cet ouvrage n'éclaire donc pas seulement le passé de l'Inde ; il éclaire l'avenir moderne. Tous les penseurs pourront y puiser l'objet de méditations fécondes et de hardis desseins.

De la faculté de clairvoyance observée chez certains animaux à l'état domestique ou sauvage

Extrait communiqué à la *Zeitschrift für Spiritismus*, par Frédéric Hey, de Mexico (Mexique.)

Il est reconnu depuis longtemps, que certains animaux domestiques, nos auxiliaires familiers, sont parfois plus ou moins doués, comme les humains, de facultés psychiques spéciales, au moyen desquelles, et dans certaines circonstances, ils sont aptes à recevoir les impressions de vision ou d'audition, voire même les deux à la fois, émanant du monde invisible. Moi-même j'ai eu l'occasion de constater le fait et le caractère varié de cette faculté chez certains d'entre eux. C'est ainsi que notamment au cours d'une excursion que je fis en 1904, sur les champs de bataille de la guerre hispano-américaine à Cuba, il me fut donné de constater la faculté de clairvoyance chez le cheval que je montais. A un moment précis ma monture s'arrêta brusquement, comme clouée au sol, restant absolument rétive à la parole, la cravache et l'éperon. Très surpris, j'observai plus attentivement cet incident et recherchai quelles pouvaient bien être les causes de cette aventure bizarre. Je ne tardai pas à me rendre compte, grâce au don de clairaudiance que j'ai toujours eu, qu'un groupe d'esprits de miliciens américains, tombés à cet endroit même, agissaient sur la mentalité et l'organe visuel de mon cheval. Je pus discerner très facilement des propos échangés par les invisibles, qu'ils avaient arrêté mon coursier dans un but de démonstration intelligente pour moi, et qu'ils ne consentiraient à lui rendre sa liberté d'allure qu'à la condition qu'il cesserait de fouler le terrain, sous le prétexte qu'une promenade de ce genre ne pouvait être qu'une espèce de profanation.

La même année, lors d'une promenade que je fis, en voiture, aux environs de Porto-Rico, deux chevaux d'attelage pleins de feu et d'allure furent, à leur tour, influencés par une volonté extérieure et obstinément maintenus sur place, piétinant fiévreusement, sans pouvoir avancer d'un pas, malgré les excitations de la voix et les coups de fouet répétés de la part du conducteur. Cet incident ne prit fin que lorsque les invisibles le permirent, afin de bien démontrer au propriétaire de l'attelage que j'accompagnais, que certaines volontés, certaines intelligences des sphères de l'au-delà pouvaient se manifester dans nos actes de la vie ordinaire, et dans la circonstance, la preuve en fut fournie d'une façon irrécusable.

En ce qui concerne les animaux habitués à vivre à l'état sauvage, je pus

par la suite observer un cas non moins intéressant. Cela s'est passé dans une de mes propriétés située dans un faubourg à San Angel, et installée sur une terrasse très ingénieusement édifiée avant Christophe Colomb, par des Indiens qui, à cette époque-là, tenaient toute la région des hauts plateaux. Pendant la série des huit mois qui, chaque année, correspond à la période de sécheresse absolue, je faisais procéder nuitamment à l'irrigation du sol par des équipes d'ouvriers, chargés de l'entretien des canalisations existantes. Or, ceux-ci me rapportèrent qu'à plusieurs reprises, ils avaient été témoins de faits étranges, au cours de leurs travaux. Ils disaient avoir souvent perçu très distinctement des bruits de voix, mêlés de plaintes, de lamentations, des mots articulés en un langage inconnu d'eux, et que même, ils avaient remarqué qu'à certains moments des lueurs fulguraient sous le plus vieux des abricotiers de la propriété. Très intrigué, je résolus de vérifier, par moi-même, la réalité des faits rapportés et dans ce but je décidai d'aller rejoindre mes ouvriers, un soir prochain, en choisissant l'heure de minuit, heure généralement adoptée par l'opinion vulgaire comme étant la plus propice pour les phénomènes d'apparition et autres du même genre.

Or, ce soir il advint par hasard (en admettant que le hasard existe) qu'un cerf adulte, que j'avais apprivoisé en l'élevant à la main, avait été attaché, la nuit tombante, à l'abricotier en question. Toute la journée, la bête mise au régime du vert, avait brouté des racines dans le périmètre de l'arbre, et le soir venu, un des pâtres l'y avait lié au moyen d'une corde assez longue. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsqu'en approchant de cet endroit, je vis le cerf debout, dans une agitation extrême, tirant sur la longe, la queue haute, donnant de furieux coups de sa ramure, labourant le sol de ses bois, le regard phosphorescent dirigé vers l'abricotier, absolument comme s'il avait à faire face à une meute de chiens lancés sur lui. Mon étonnement fut d'autant plus excité que je savais combien la bête était de mœurs douces, docile et familière, qu'elle vivait couramment en pleine liberté, jouant avec les chiens de la ferme. J'espérais d'autant plus avoir là une occasion rare d'observer des phénomènes inattendus que la scène était éclairée par une lune brillant dans un ciel pur. Mon espérance fut déçue, en ce sens qu'à part l'extraordinaire agitation de mon cerf je ne vis et n'entendis rien. En me rapprochant, le cerf n'eut pas l'air de se rendre compte de ma présence. Il continua à donner des signes extérieurs d'une grande terreur, et j'eus beau lui parler, ma voix resta sans effet sur lui. Je ne retiendrai donc que le cas dont il s'agit : la terreur folle déterminée, sans cause apparente, sur un animal d'origine sauvage et j'estime qu'en la circonstance le cerf devait posséder la faculté de la clairvoyance qui lui permettait, en ce moment-là, de percevoir probablement la présence d'Esprits qui avaient l'habitude de se grouper sous cet arbre et qui devaient sans doute être mécontents d'avoir été trou-

blés dans leur manifestation intime par le voisinage du cerf... et se vengeaient à leur façon.

De ce qui précède l'on peut conclure qu'il est on ne peut plus intéressant de poser en principe que l'intervention d'intelligences extérieures agissant sur la mentalité d'un mammifère, dont les limites ne permettent pas d'avoir la conception d'un monde spirituel, se manifeste le plus souvent sans amener chez les animaux, ainsi impressionnés, les caractères de frayeur et d'épouvante qu'éprouvent les humains dans des circonstances identiques. Nous estimons, pour notre part, que cela tient à l'éducation étroite et surtout incomplète qui nous est donnée en général.

D'autre part nous croyons devoir ajouter qu'il est profondément regrettable de voir un professeur de l'Université, matérialiste de dogme qui, s'appuyant sur la logique de sa doctrine, accueille avec un sourire de pitié les faits qu'il se refuse obstinément à faire entrer dans sa cervelle, allant jusqu'à nier leur possibilité. En jaugeant par comparaison ces extrêmes je suis réduit à admettre que chez ces soi-disant savants la faculté de perception dont il s'agit est moins développée que chez un quadrupède. Cette manière de faire constitue, à notre avis, un véritable sabot d'enrayage pour le progrès de l'humanité. Heureusement aussi que ce genre de professeur, à mentalité d'une envergure très étroite, se trouve en minorité dans nos universités allemandes et que leur nombre tend à diminuer d'année en année.

P. H.

UN RÊVE RÉALISÉ

Extrait du journal *Le Matin* du 4 juin.

Rome, 3 juin. — *De notre correspondant particulier* (par téléphone). — Un cas curieux de télépathie est rapporté par le *Mattino*.

Lors du désastre de Messine furent ensevelis sous les ruines de leur maison, l'écrivain Bener et les membres de sa famille. La sœur de M. Bener, échappée au désastre, put retrouver sous les décombres les cadavres des membres de sa famille, hormis celui de son frère.

Or, ces jours-ci, une jeune fille du voisinage est venue déclarer à M^lle^ Bener que son frère Édouard lui était apparu en songe et lui avait désigné l'endroit où son corps se trouvait encore sous les décombres, demandant à être enseveli avec les siens.

On fit des recherches à l'endroit indiqué et en effet le cadavre du professeur Bener gisait là.

LECTURES RECOMMANDÉES

L'humaine détresse, roman de Mme Blanche Sari-Flégier (1) est présenté dans une intéressante préface de M. Henry de Goudourville comme l'œuvre capitale de l'auteur « qui depuis sa prime jeunesse n'a cessé de donner des livres de haute pensée au monde des lettres », des poésies, du théâtre, des romans dont la plupart des éditions sont épuisées.

Cette œuvre appartient à un nouveau cycle de la littérature spiritualiste. Elle s'efforce de mettre en valeur les riches données de l'essor vivifiant qui se dégage de ses doctrines et qui commence à émouvoir la pensée moderne chez une élite d'avant-garde, initiée aux destinées prochaines. C'est l'une des formes préparatoires de la grande Renaissance qui surgira dès le XXe siècle et dont les études comme celles-ci esquissent les belles perspectives.

« Le philosophe » dit M. de Goudourville, « qui voit avec amertume l'âme des foules sombrer dans le matérialisme saura gré à l'éloquence spiritualiste de l'écrivain de s'être dépensé à bâtir sur des ruines. »

Et vous trouverez d'ailleurs ici toutes les émotions fortes des plus épiques romans, émotions saines toutefois et moralisatrices qui prouvent l'attrait puissant de la vie belle et vraie quand elle est noblement comprise et orientée, sincèrement vécue et interprétée avec talent. Quels exemples pour les littérateurs ! quelle riche mine d'idées ! quels efforts bienfaisants et dignes d'éloges !

Nous sommes persuadé que « ces nobles et courageuses pages, tout au long desquelles on respire une capiteuse odeur de jeunesse, vaudront au lecteur de très hautes et très brûlantes émotions. »

On y parle d'amour et avec quels horizons agrandis ! Les convictions issues de la science immortaliste embellissent la vie, éploient les ailes de la pensée et font vivre, dès ici-bas, aux âmes capables de cette évolution, les profondes émotions qui en proviennent naturellement. C'est le domaine des choses durables où la lassitude des satisfactions passagères s'évanouit sous le souffle triomphant et libérateur de la connaissance initiatique, de l'espérance féconde, de la jeunesse immortelle et éternelle enfin conquise.

L'on y sent vibrer l'infini des âmes devenues conscientes de leurs grandioses destinées.

L'humaine détresse nous crie toute la douleur et tous les espoirs terres-

(1) In-16 de 622 pages. 3 fr. 50.

tres. Lasse de se heurter aux barreaux de sa prison l'âme humaine a trouvé la voie de la délivrance et la joie de la certitude.

Nous voudrions que toutes les âmes découragées ou esseulées viennent puiser à cette source vivifiante la foi inébranlable et l'enthousiasme fécond qui en anime toutes les pages. Puissent maints désabusés et maintes désenchantées lire cette œuvre originale, féconde et consolatrice. C'est en même temps qu'une belle œuvre une bonne action.

L'Ame des Cathédrales de Béatrice Rodès (1) nous dit : « Une vague de spiritualité s'avance sur le monde ; beaucoup d'âmes sont prêtes à la recevoir. La conscience humaine entre dans une phase nouvelle. L'heure est grande. »

Et voici, en effet, un livre digne de tous les éloges. Cette œuvre de haute mystique et d'initiation intense est dûe à une plume qui connaît et qui vibre autant qu'elle sait.

Œuvre d'art élevé et d'intuition en quelque sorte aristocratique et pourtant profondément vivante et humaine, *L'Ame des Cathédrales* est à classer parmi les livres rares. Il s'en dégage un parfum pénétrant qui, selon la juste expression de Mme de Staël attribuée à la très belle musique, « soulève ce poids que l'on a presque toujours sur le cœur ».

L'auteur a pénétré d'un coup d'œil clairvoyant toute la mysticité primitive du moyen âge. Elle a su en faire revivre la couleur locale très exacte, pressentir son évolution, deviner toutes ses souffrances intimes, ses espoirs splendides, exprimer les affres et les délices de cette gestation douloureuse et sainte, encore informulée avec cette force de pensée et cette justesse d'interprétation et d'expression.

Il surgit de ces lignes un profond élan de l'âme vers l'Absolu. Elles semblent murmurer : quand l'amour parle, Dieu écoute ! Cela est dit même en conclusion : « l'homme est le temple éternel du Dieu vivant », l'âme est l'arcane véritable de l'hymen sublime du microcosme et du macrocosme.

« Aime. C'est vers l'amour que tend tout l'effort de la terre, et c'est à travers toutes les formes de l'amour que nous obtenons notre délivrance, que nous recueillons les trésors que nous dispenserons ensuite en pleine connaissance de notre sublime générosité. Car l'amour devient son étape suprême, c'est le feu spirituel qui consume les scories laissées dans l'âme par les affections imparfaites qui toutes, cependant, ont été des marches vers le divin... l'amour est au delà de tous les transports humains... Et toutes les formes qui nous entourent sont des ombres à côté de celle qui habite la

(1) In-16 de 170 pages, 3 francs.

sphère ignée, en compagnie de notre âme ; et toutes les paroles sont de vains échos à côté de la voix qui chante la toute-puissance de l'esprit. »

C'est pure merveille ! que ne pouvons-nous tout citer! d'autant plus que l'*Ame des Cathédrales* est préfacée par Édouard Schuré.

Le magnétisme spirituel (1) de M. Alphonse Saltzmann, préfacé par M. G. Phaneg, professeur à l'École hermétique de Paris, est l'œuvre d'un « homme de bonne volonté ». M. Saltzmann est connu par les guérisons que sa foi profonde et son dévouement aux êtres souffrants et déshérités lui ont permis d'obtenir. Des extraits de journaux, ajoutés au volume, signalent de véritables miracles.

« Pendant son séjour au Huelgoat », écrit à la *Dépêche de Brest* le pasteur de l'endroit, M. Bothorel, « dès que le public eut connaissance des agissements de M. Saltzmann, il a été assailli journellement par de nombreux malades à l'Hôtel de France où il était descendu avec sa femme.

« Tous sans exception s'en retournaient guéris de leurs diverses maladies, voire même les sourds, les aveugles, myopes et presbytes, etc...

« Pour être guéri, il suffit tout simplement d'être croyant et d'avoir foi en lui. »

De nombreux cas de guérison, signalés par la presse, sont indiqués. Mais l'auteur expose surtout la méthode qu'il emploie pour soulager les souffrances de ses frères en humanité et il le fait avec un dévouement digne de tous les éloges.

Nous souhaitons que l'appui d'en haut confirme ces appréciations et nous félicitons hautement M. Saltzmann de ses généreux efforts.

La Religion du vrai. *Credo philosophique* de F. Barmold (2), édité par M. Leymarie, est une remarquable étude destinée à établir une croyance rationnelle, logique, susceptible d'expliquer les rapports qui doivent exister entre l'homme et la nature.

« Sans la foi en un but suprême qui ne peut être que le Bien Absolu, principe et objet constant de l'ordre universel, dans lequel est tracé le rôle que doit remplir l'humanité, il n'y a pas de religion vraie ; sans religion vraie, il n'y a pas de société humaine capable de progrès normal, intégralement compris sous ses trois formes spécifiques, c'est-à-dire capable d'un progrès physique, d'un progrès intellectuel et d'un progrès moral, régulièrement pondérés dans leur ensemble...

(1) In-16 de 286 pages, 3 fr. 50.
(2) In-16 de 216 pages, prix : 3 francs.

... « Or nous affirmons que l'ensemble universel, étant toujours tel qu'il faut qu'il soit, constitue par cela même le bien absolu et que ce bien absolu ne peut être, comme principe, que la cause de tout ce qui existe ; comme loi, que l'action de tout ce qui s'accomplit, et comme but que le résultat de la lutte constante dans laquelle le bien et le mal relatifs se trouvent engagés l'un contre l'autre. Alors, il est facile de démontrer d'une manière irréfutable que, sans cette lutte entre le bien et le mal relatifs, il n'y aurait pas de mouvement en quoi que ce soit, et que, nulle part, une substance quelconque n'aurait de raison d'être, tout mouvement ne pouvant consister que dans un changement de manière d'être qui s'opère soit dans la composition, soit dans la situation d'un ensemble substantiel, changement favorable ou défavorable relativement aux circonstances. Partant de là il faudra en venir à reconnaître la nécessité constante de cette lutte entre le bien et le mal relatifs, parce que tout mouvement dans ce conflit contribue à la vie universelle, à l'éternelle vie de l'Être absolu. »

Nous aurons à revenir sur ce savant ouvrage dont nous ne saurions trop recommander la lecture aux orthodoxes et aux philosophes.

Souvenirs. *Expériences, réflexions et menus propos d'un penseur moderne,* par Adhémar Richard (1).

Ouvrage original, sorte de journal intime, copieusement fourni, écrit par un philosophe spiritualiste « de bonne humeur et de gai savoir » sur des problèmes généraux et notamment sur la vie, le sommeil, la mort et l'éternité. Le cinquième livre « Mes conclusions » traite de l'enfance, de la jeunesse, de l'âge mûr, de la vieillesse, puis viennent « les Épines » et « les Roses » ou considérations générales sur les problèmes de la vie, de l'éducation, de l'instruction, du mariage, de la vie civile, etc...

Style prime-sautier, familier, à classer dans la catégorie de l'art de raconter aimablement de copieux souvenirs et d'être agréablement grand-père.

Exposition de la Religion chrétienne, moderne, *scientifique et philosophique* accompagnée des analogies et des différences qui se rencontrent dans la religion des époques aryenne-orientale et hellénique par L.-S. Fugairon, docteur ès sciences et S.-C. + Johannès Bricaud, Évêque Primat, 2e édition, format petit missel de 384 pages.

Ouvrage de science religieuse exposant la Gnose établie conformément à l'obédience dont le centre est à Lyon.

(1) Grand in-octavo de 510 pages, prix : 8 francs, chez l'auteur, rue Fendt, 44 *bis*, à Genève. En dépôt à la librairie Leymarie.

Les gnostiques sont des gens qui « pensent par eux-mêmes » selon l'excellente expression des auteurs. Leur éclectisme nous est particulièrement sympathique à nous, universalistes conciliateurs. Nous sommes comme eux d'avis que « la libre pensée n'est pas l'anti-religiosité, ce n'est qu'une méthode ». La science synthétique dont il nous parlent est toute voisine du Panmonisme, de la synthèse universaliste qui met d'accord les matérialistes et les spiritualistes dans l'unité de la vérité intégrale.

« Le néo-gnosticisme a pour but de restituer à l'humanité son unité religieuse en lui montrant les erreurs d'où sont sorties les différentes religions développées en dehors du grand courant chrétien et de travailler à son perfectionnement intellectuel, moral et social. »

Nous ne pouvons que féliciter les gnostiques de ce beau programme.

PAUL NORD.

Étude philosophique

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'Avenir par Henri Constant. (Général Fix) 3e édition in-18 de 409 pages. Prix 2 fr. 50, franco 2,80.

Livre très intéressant. L'auteur s'est donné la tâche de détruire l'étroit dogmatisme religieux et de montrer quelle sera la foi sur laquelle vivra l'avenir, car il n'admet par les stériles négations matérialistes comme solution.

Dans la première partie de son travail, Henri Constant étudie la personnalité du Christ ; il démontre clairement le rôle moral et social du Grand Crucifié.

La deuxième partie a pour but de démontrer l'arbitraire et l'artificiel des dogmes religieux sur lesquels repose le pseudo-christianisme.

Enfin, dans la troisième partie, l'auteur aborde, dans un style simple et clair, les grands problèmes de l'existence de Dieu et de l'âme. L'étude de l'âme l'amène naturellement à celle des phénomènes magnétiques et spirites, d'où se dégage la preuve matérielle de son immortalité.

La réalité de ces phénomènes, une fois démontrée par des faits nombreux à l'appui, il en tire les conséquences philosophiques et principalement la doctrine des *vies progressives de l'âme*, doctrine féconde qui *seule* rend compte de tous les mystères et de tous les problèmes, et qui, *seule aussi*, permet d'asseoir sur des bases inébranlables notre idéal de justice.

La *Religion* de l'*Avenir*, qui fait l'objet de la troisième partie, est une *croyance à base scientifique*, qui s'imposera à toutes les intelligences, et non

pas, comme l'ont fait les religions du passé, à la seule foi aveugle, religion où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, comme l'annonce le Christ à la Samaritaine sur la margelle du puits de Jacob.

Enfin des notes nombreuses et savantes terminent l'ouvrage et apportent l'appui de l'autorité des textes aux idées de l'auteur.

Ce livre contient également un intéressant appendice, intitulé : *Pensées sur la prière*, qui s'adresse surtout aux âmes religieuses ; il s'adresse aussi aux esprits indépendants qui ne se rendent qu'à la vérité démontrée et qui se sont fixé pour règle de conduite cette devise des Sakyas, que Henri Constant a prise comme épigraphe de son livre :

« N'acceptez rien de confiance... Croyez seulement au cas où l'écrit, la doctrine où la parole sont corroborés par votre propre raison ou votre sens intime... Ne croyez que d'accord avec votre propre conscience, *mais alors conformez absolument vos actes à vos opinions.* »

Nous recommandons vivement ce livre aux lecteurs de la *Revue Spirite*.

J. GAUTHIER.

L'Entente Spiritualiste par la prière

Pensées à méditer chaque jour.

Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé (saint Marc).

***

Vous prieriez davantage si vous saviez quelle riche bénédiction spirituelle la prière apporte.

Souvent la pétition inarticulée, qui ne paraît pas avoir été entendue, apporte à l'âme qui prie d'abondantes bénédictions.

C'est de l'âme qui vit en fréquente communion avec nous que nous pouvons le mieux approcher (Imperator. Enseignements spiritualistes. W. Stainton Moses).

***

Pour vous-mêmes vous devez demander l'aide d'en haut dans la résolution que vous avez prise de supporter vos épreuves avec courage et résignation, et de marcher toujours droit dans la vie.

Vous devez demander des conseils pour devenir bons, justes, compatissants et secourables pour tous vos frères.

Vous devez demander de trouver l'occasion de vous dévouer et de faire le bien ; d'instruire les ignorants ; de leur montrer la voie, et de les faire progresser.

Appelez vos protecteurs par la prière comme sur terre vous faites appel, pour avoir leurs conseils, aux hommes que vous jugez supérieurs par la science, par l'expérience, par la raison, à ceux que vous savez être vos véritables amis.

Priez pour vos parents et pour vos amis qui sont encore sur cette terre et pour ceux qui sont disparus. Demandez pour eux ce que vous demandez pour vous, et envoyez-leur des pensées d'amour, des souhaits de bonheur, des souvenirs affectueux.

Priez aussi pour remercier les intelligences supérieures qui vous protègent.

Enfin, n'oubliez pas une prière qui est à la portée de tous : cette prière, c'est le travail. On vous l'a dit depuis longtemps : travailler c'est prier (Conseils des Invisibles).

***

Mettre, par la pensée, l'infini d'en bas en contact avec l'infini d'en haut, cela s'appelle prier (Victor Hugo).

***

Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, celui qui aime davantage le connaît mieux que celui qui aime moins. Attachez-vous à aimer.

Aimez dans le fond de votre cœur, en face de vous-mêmes et en présence de votre Père céleste qui seul sait ce qui se passe dans le secret de votre conscience. Aimez, et Dieu descendra en vous pour y faire son habitation.

Mais pour aimer purement, il faut chasser les passions mauvaises afin que les bonnes seules aient empire sur vous. Il faut soigneusement extirper les ferments de haine et de jalousie et les remplacer par ce sentiment fraternel qui régénère l'individu en attendant qu'il régénère le monde (Pensée de Jésus. M. C.).

***

En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles (saint Matthieu).

La prière en commun a une action plus puissante quand tous ceux qui prient s'associent de cœur à une même pensée et ont un même but (A. Kardec).

***

Orare, Laborare.

(Prier, c'est travailler, c'est lutter, c'est souffrir.)

Frères et sœurs de l'espace, frères et sœurs de la terre, unissons-nous dans une commune et vibrante pensée pour prier pour tous nos bien-aimés, pour tous ceux à qui nous rattache un lien d'affection, de sympathie ou de reconnaissance, pour tous ceux qui souffrent, qui luttent et qui travaillent du corps ou de l'esprit, pour les bons et les méchants, pour tous nos frères sans exception.

Demandons, pour tous en même temps que pour nous, au Père qui est dans les cieux, le pain quotidien du corps, le pain de l'esprit et le pain de l'âme qui donnent la force et la volonté de supporter l'épreuve, de résister au mal et d'accomplir tous ses devoirs.

Enfin, joignons-nous, dans un même élan d'amour, aux esprits supérieurs, à nos guides et à tous les bons esprits pour élever nos âmes vers l'Éternel, le glorifier dans son œuvre, et préparer parmi nous le règne de sa Justice et sa Bonté infinies.

***

Pensée du mois (du 15 août au 14 septembre).

Vous, lorsque vous priez, entrez dans votre chambre et, la porte en étant fermée, priez le Père qui est dans le secret, et votre Père qui est dans le secret vous le rendra dans la clarté. » (Saint Matthieu.)

L'avant-dernier paragraphe (Orare, Laborare) n'est qu'un MEMENTO *excluant toute formule de prière. Il ne changera pas.*

Le dernier paragraphe (Pensée du mois) sera renouvelé tous les mois.

Ces deux paragraphes pourront être médités:

Le matin, vers 8 heures, le soir, vers 7 heures
ou à 2 h. après-midi / *ou à 9 h. du soir* — *correspondant en Amérique à* — *9 h. 1/2 matin.* / *4 h. 1/2 soir.*
Le dimanche, aux heures adoptées par tous les chrétiens sincères.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN